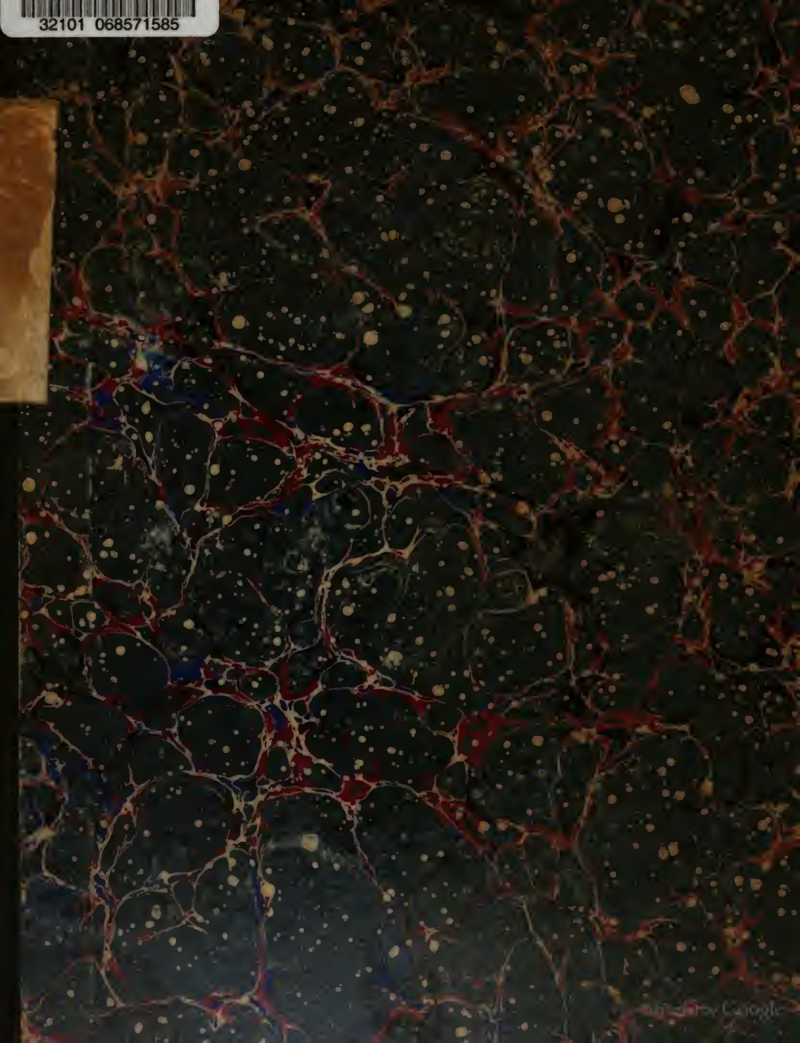

32101 068571585


Dei
Sub Numine
Viget

Zu
den Schul-Feierlichkeiten,
welche in
dem Königlichen

Friedrich-Wilhelms-Gymnasium

Freitag den 24. September d. J.
Statt finden werden,

ladet ehrerbietigst ein
der
Director Ranke.

Voran geht: **Étude sur les oeuvres poétiques de Frédéric le Grand.**
Von Prof. de la **Harpe.**

Berlin, 1852.

Druck von A. W. Hayn.

ÉTUDE
SUR
LES ŒUVRES POÉTIQUES
DE
FRÉDÉRIC LE GRAND.

On s'attendait de voir un auteur,
et on trouve un homme.
(Pascal.)

Les Poésies de Frédéric le Grand ont été et trop louées, et trop dénigrées: louées par des amis et des flatteurs, dénigrées par des critiques qui les jugeaient sur des ouï-dire ou sur un examen superficiel. La passion n'a pas été étrangère à cette diversité d'appréciations; car Frédéric a eu cette destinée des hommes réellement supérieurs, d'agir avec puissance sur les âmes, et de n'être ni aimé ni détesté à demi. Mais le temps et de graves événements sont venus s'interposer entre l'époque où il vécut, et la génération actuelle. Nous pouvons donc porter un jugement calme et désintéressé, quoique parfois sévère, sur ces Poésies, qui, n'eussent-elles d'autre mérite que d'avoir pour auteur un prince étranger à la France, sont certainement dignes d'attirer l'attention des esprits sérieux.

Deux ans se sont écoulés depuis que le sixième et dernier volume des Poésies de Frédéric est sorti des presses de M. Decker. J'avais toujours eu l'intention de rendre compte de cette catégorie d'ouvrages, comme j'avais fait des *Œuvres historiques* [a] et des *Œuvres philosophiques* [b]. Mais divers scrupules m'ont arrêté jusqu'ici. D'abord la tâche est longue et ardue; de plus, une circonstance pour ainsi dire personnelle me la rendait particulièrement pénible. Quand par un long et assidu commerce avec un esprit d'élite on a appris à l'aimer, on finit par redouter d'apercevoir les défauts de ses productions; or, la poésie du grand Fré-

[a] *Journal français de Berlin*, 1847, nos 43, 44 et 45.
[b] *Programme d'examen du Collége royal français*, 1848.

déric en a beaucoup. Si, à la vérité, comme le dit un éminent critique français [*], „ses vers ne sont pas plus mauvais, après tout, que bien des vers du même temps „qui passaient pour charmants alors, et qui ne peuvent aujourd'hui se relire", il n'est pas moins positif qu'ils présentent bien des imperfections. Ils sont fréquemment incorrects, durs, prosaïques ou languissants; les barbarismes et les germanismes n'y sont pas rares; enfin les règles de la versification y sont violées en plus d'un endroit. Il est fort difficile d'écrire de bonne prose française; mais faire de bons vers français est plus difficile encore, à cause du caractère peu poétique de notre langue, et de l'excessive sévérité des lois de notre versification. „En „poésie, remarque Voltaire dans une de ses lettres, on ne dit pas toujours précisément tout ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte son homme par „sa rapidité." Combien cette difficulté ne sera-t-elle pas plus grande pour un Allemand, et un Allemand occupé de choses autrement importantes que d'aligner des vers français! Il a naturellement de la peine à atteindre l'expression qu'il lui faut; il tourne autour, ce qui le rend prolixe, ou il la brusque, et lui imprime ainsi un fâcheux caractère d'étrangeté. Voulez-vous donc analyser à la rigueur les Poésies de Frédéric, vous en trouverez peu où vous n'ayez à reprendre quelque chose, tâche rebutante, à la longue, et devant laquelle d'autres que moi auraient reculé.

Si cependant, au lieu de se placer au point de vue purement littéraire, on étudie ici, non-seulement l'écrivain, mais l'homme, le penseur, le monarque, et qu'on cherche à se bien représenter cette grande figure qui domine tout son siècle, alors certainement, toutes réserves faites en ce qui concerne la diction poétique, on trouvera plus à admirer qu'à critiquer. Cette considération m'a décidé à entreprendre le travail que je présente au lecteur, et je m'efforcerai de l'exécuter dans l'esprit que je viens d'indiquer.

Savoir d'un homme ses actions et ses paroles, ce n'est encore que le connaître à moitié; il faut aussi être instruit de ses impressions, de ses sentiments et de ses goûts. Or, c'est dans ses Poésies que Frédéric nous révèle le mieux cette partie de son être, que personne ne connaît bien, à l'exception d'un fort petit nombre d'initiés. Dès sa jeunesse il fut saisi de la passion des vers, qui ne l'abandonna qu'avec la vie. Il éprouva toujours un impérieux besoin de confier au papier, et dans *le divin langage des Muses,* ses espérances, ses craintes, ses ennuis, ses chagrins, et ses plaisirs. Bien portant ou malade, en marche, au camp, avant ou après une bataille, au milieu des tracasseries de la diplomatie, ou dans les rares loisirs dont il jouissait dans sa philosophique retraite de Sans-Souci, il aimait à déposer l'épée ou le sceptre pour reprendre la plume du poëte, et rétablir ainsi l'équi-

---

[*] M. Sainte-Beuve, qui a consacré à Frédéric deux excellents articles de ses *Causeries du lundi.*

libre de son âme. Souvent aussi cette plume était une arme redoutable dont ses ennemis connaissaient le poids. Mais c'est surtout comme distraction que la poésie était utile au Roi; l'application que nécessite ce genre de travail, et le plaisir qu'il goûtait à s'y livrer, lui faisaient oublier toutes ses inquiétudes. „J'endors ainsi mes soucis et mes peines", dit-il à Voltaire dans une lettre du mois de novembre 1761. Sans doute cette faculté de versifier dans toutes les circonstances est une preuve de la force et de la liberté de son esprit. Il fallait cependant que sa passion pour la poésie fût bien forte pour qu'elle ne l'abandonnât pas au milieu des plus rudes traverses. Cette passion, il l'avoue lui-même sans détour. „Faire „des vers, disait-il un jour à Thiébault, est mon plaisir; c'est une vraie jouissance „et un parfait délassement." Il écrivait au marquis d'Argens, en 1762: „Je m'at„tache plus fortement que jamais aux agréments de la poésie et à toutes les par„ties des études qui peuvent orner et éclairer l'esprit. Ce seront les hochets de „ma vieillesse, avec lesquels je m'amuserai jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces „études, mon cher marquis, adoucissent l'esprit, et font que l'âpreté de la vengeance, „la dureté des punitions, enfin tout ce que le gouvernement souverain a de sévère, „se tempère par un mélange de philosophie et d'indulgence nécessaire quand on „gouverne des hommes qui ne sont pas parfaits, et qu'on ne l'est pas soi„même." *

Il serait facile de multiplier des citations qui, tout en montrant le caractère de Frédéric sous le jour le plus aimable, prouveraient qu'il était homme de lettres autant si ce n'est plus que prince. Sa prédilection pour les travaux littéraires se manifeste incessamment. Ainsi il prend en toute occasion la défense de la poésie, contre les géomètres, par exemple, à l'égard desquels il laisse bien voir qu'il fait partie du *genus irritabile vatum*. Il se met réellement en colère contre eux, dès qu'ils osent poser un pied hostile sur son domaine. Mais c'est le seul point où perce chez lui la susceptibilité proverbiale des poëtes. Il souffre, il aime même la critique, et fait fort bon marché de ses propres ouvrages, non par indifférence ou dédain, mais par une vraie et sincère modestie, rare, hélas! chez tous les hommes, mais particulièrement chez les auteurs. Il est aisé de s'en assurer en lisant la correspondance de Frédéric avec Voltaire, d'Argens, Jordan, et en général avec tous ceux qu'il initiait aux secrets de ses travaux poétiques. Il parle toujours de ses vers d'un ton fort cavalier. Voici par exemple comment il s'exprime sur *l'Art de la guerre* dans un billet en vers adressé à son secrétaire Darget, en 1749:

---

* Voyez J. D. E. Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, Berlin, 1837, page 103 et suivantes.

Votre bavard, votre importun de maître,
Sans vous laisser le temps de respirer,
De procéder ni de vous reconnaître,
En se hâtant finit de griffonner
Le gros fatras, l'insipide volume
Dont accoucha sa trop féconde plume.
Dans le donjon portez ce bout-rimé,
Et qu'en dépit d'Apollon et des Muses
Dans quelques jours je le voie imprimé.
Je vous en fais mes sincères excuses,
Mais tout poëte a l'esprit entiché,
Soit qu'il s'en cache, ou que le sot l'avoue,
De ses beaux vers que personne ne loue;
Car tout bon mot avec peine arraché
D'un cerveau sec paraît œuvre plus chère
A son auteur, qui l'aime en tendre père,
Et s'applaudit de s'en voir accouché,
Qu'un grand triomphe obtenu de justice
Ne paraissait au valeureux Maurice.
Envoyez donc à monsieur l'éditeur
Ce plat morceau, qui fera la clôture
Du bavardage et de la bigarrure
Dont franchement j'ai regret d'être auteur.[a]

Toute cette humilité n'empêche pas Frédéric de se livrer de nouveau à son goût dominant. *Naturam expellas furca....*; il ne peut s'empêcher de faire des vers, et l'étude de ses *Œuvres poétiques* offre, à ce point de vue, un incontestable intérêt.

Elle n'en offre pas moins par tout ce que Frédéric nous apprend de lui-même dans ces écrits, où il épanche sans réserve ses sentiments les plus intimes. Il nous fait assister ainsi au drame qui se déroule au fond de sa grande âme. Il s'y explique parfois plus clairement que dans ses lettres même, car c'est pour lui qu'il écrit ses vers, tandis qu'on ne peut savoir ce que devient une lettre. Enfin il y expose bien des idées qu'on ne trouve pas ailleurs, de manière qu'on n'aurait qu'une connaissance incomplète de ses opinions, si on ne lisait pas ses ouvrages en vers aussi bien que ses Œuvres historiques et philosophiques.

Mais tout est-il également intéressant dans les Poésies du Roi? N'aurait-on pas pu, comme quelques personnes le pensent, faire un choix, et réduire ces six volumes à un ou deux au plus? Sans doute, dans ce grand nombre de pièces de vers, il s'en trouve de médiocres et d'insignifiantes; il en est même que l'on verrait avec plaisir disparaître du recueil, par des raisons d'un ordre plus élevé. Mais, sans parler de la difficulté de faire ce choix, rien de ce qui concerne un homme si extraordinaire ne doit être dédaigné; tout a son prix; le moindre frag-

[a] Voyez les *Œuvres de Frédéric*, nouvelle édition, t. XX, p. 25 in 8.

ment mérite d'être recueilli avec un soin pieux et livré intégralement au public, qui, en définitive, ne lit que ce qui lui plaît, et n'aime guère les livres trop émondés.

La splendide édition que S. M. le Roi fait exécuter des Œuvres du grand Frédéric n'a donc omis aucune des poésies de l'auguste écrivain, et c'est de là peut-être qu'elle tire sa plus grande valeur. Les éditions précédentes offrent des lacunes considérables, ou des changements arbitraires, de manière qu'on ne saurait leur accorder une entière confiance. Rien n'a été épargné pour rendre celle-ci aussi fidèle que possible. Les personnes qui y travaillent ont même laissé à dessein de nombreuses fautes qu'il eût été facile de corriger. Elles ne croient pas avoir le droit de substituer leur style à celui de leur auteur. Rien n'est d'ailleurs si délicat que de pareilles corrections. Où s'arrêter? Où est la limite qui sépare la diction du style, et le style de la pensée? Souvent telle expression incorrecte, tel germanisme, donne à la phrase un tour pittoresque, une énergie qu'elle n'aurait pas, si elle était correcte. Mais à supposer que les changements fussent des améliorations réelles, un éditeur a-t-il le droit de corriger ce qu'il n'a pas fait? Non sans doute; sa mission est de reproduire loyalement les ouvrages qui lui sont confiés; vouloir faire mieux serait une sorte de profanation. Tel est le principe qui a dirigé M. Preuss, le nouvel éditeur des Œuvres de Frédéric. Il estime avoir raison de montrer le royal écrivain tel qu'il est, et c'est vers ce but que sont dirigés ses efforts constants et consciencieux. Au reste, c'est par la conscience que se distingue l'entreprise. Tous ceux qui ont l'honneur d'y être employés se font un devoir sacré d'y mettre tous leurs soins, et si, malgré tant de zèle, il reste encore dans leur oeuvre quelques imperfections, c'est qu'il n'est pas donné à l'homme de produire des ouvrages sans défauts. La nouvelle édition, dont les rédacteurs n'ont jamais eu cette prétention, a cependant subi victorieusement l'épreuve de la critique des juges les plus compétents. Elle a recueilli des éloges précieux, soit pour sa belle exécution typographique, soit pour la correction de son texte. On peut donc dire qu'elle est digne de prendre rang à côté des nobles monuments que la Prusse a élevés à la mémoire du grand Frédéric.

Les Poésies forment la troisième section des Œuvres du Roi, dont elles occupent les volumes X—XV. L'éditeur les a divisées en trois parties. Il a placé dans la première (t. X et XI) les poésies publiées par Frédéric sous le titre d'*Œuvres du Philosophe de Sans-Souci;* dans la seconde (t. XII et XIII) celles qu'il laissa prêtes pour l'impression; dans la troisième enfin (t. XIV et XV) les *Poésies éparses* et les *Mélanges littéraires,* collections de pièces que l'auteur avait publiées séparément, ou dont il avait présent à des amis, ou qu'il avait laissées en manuscrit sans leur assigner de destination. [a] Cette division, parfaitement appropriée au but

[a] Voyez l'*Avertissement* du t. X de la nouvelle édition.

de l'éditeur, ne répondrait pas au mien; aussi en adopterai-je une autre. Je classerai les poésies de Frédéric d'après les genres auxquels elles appartiennent, et quoique, d'après les idées françaises, les *Mélanges littéraires,* étant écrits en prose, ne rentrent pas précisément dans les genres poétiques, je m'en occuperai néanmoins avec quelque détail, parce qu'ils renferment plusieurs pièces singulièrement piquantes.

Frédéric s'est essayé dans presque tous les genres connus et goûtés de son temps. Ainsi il a écrit des odes, des poëmes épiques, des contes, des épigrammes, des satires, des comédies, des Épîtres philosophiques, etc., etc. Il n'a pas cherché à créer des genres nouveaux, ce qui prouve son bon sens et sa modestie, car il pensait avec raison qu'on ne doit pas se permettre d'innover dans une littérature étrangère. Il imite donc les formes adoptées; mais ses idées sont bien à lui, et il sait parfaitement distinguer ce qui est de son ressort de ce qui rentre dans le domaine public. Quelques-uns de ses ouvrages en vers sont de simples délassements; d'autres, des études, des imitations. Les plus intéressants sont ceux qu'on pourrait appeler *personnels,* c'est-à-dire ceux dans lesquels la poésie n'est qu'un moyen, en quelque sorte le véhicule de la pensée, où le poëte ne fait pas *de l'art pour l'art,* mais où il se sert de l'art pour révéler ce qui se passe en lui. Il y a enfin toute une catégorie d'écrits dans lesquels il fait à ses adversaires politiques une guerre de plume non moins vive que celle où il se servait d'autres armes. Cependant Frédéric est essentiellement poëte didactique et moraliste. Son *Art de la guerre* et ses *Épîtres* sont ses meilleures productions; il s'y élève souvent à une grande hauteur, et, parmi ces dernières pièces, il en est plus d'une que Voltaire n'aurait pas désavouée. Elles montrent mieux que d'autres la fertilité extraordinaire de l'esprit du Roi, l'étendue et la variété de son savoir, sa connaissance approfondie des hommes et du monde, l'élévation de ses pensées, la sagesse de ses vues, enfin la noblesse et la force de son caractère. En un mot, c'est dans ces ouvrages qu'il est le plus lui-même, et qu'il me semble être le plus poëte. Aussi a-t-il été comparé à Horace, et même mis au-dessus du poëte romain, dans un remarquable travail publié, il y a quelques années, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. [a] Sans partager entièrement la manière de voir du célèbre auteur de cette brochure, je me plais à reconnaître que les *Épîtres* peuvent soutenir la comparaison avec ce qui a été écrit de mieux en ce genre. Je montrerai plus bas que l'*Art de la guerre* ne leur est pas inférieur.

Les *Odes* sont bien plus faibles. Frédéric en a composé une vingtaine, imitées de celles de Malherbe et de J.-B. Rousseau. C'est cette ode régulière, majestueuse, un peu emphatique, pleine de mythologie et d'invocations à la Muse,

---

[a] *Rede zur Feier des Jahrestages Friedrichs des Zweiten, in der öffentlichen Sitzung der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften, am* 27. *Januar* 1842 *gehalten von August Boeckh.* Berlin, Duncker u. Humblot, 1842.

qu'on était convenu d'appeler *ode pindarique*. Le fond en est fréquemment philosophique, comme on peut le voir par les titres de plusieurs de ces pièces. Telles sont, par exemple, dans le premier volume des Poésies (*Œuvres*, t. X), les *Odes: I, A la Calomnie; III, La Fermeté; IV, La Flatterie; VIII, A Maupertuis. La vie est un songe; IX, Au comte de Brühl. Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir; XI, A Voltaire. Qu'il prenne son parti sur les approches de la vieillesse et de la mort;* dans le tome XI, l'*Ode sur la Gloire;* dans le tome XIV, l'*Ode sur le Temps*, l'*Ode sur l'Oubli*, l'*Apologie des bontés de Dieu, etc.* Souvent aussi c'est un événement remarquable qui excite la verve du poëte; à cette catégorie se rapportent: dans le tome X, l'*Ode sur le Rétablissement de l'Académie;* l'*Ode sur la Guerre présente;* l'*Ode sur les Troubles du Nord;* t. XII, l'*Ode au prince Ferdinand de Brunswic sur la retraite des Français en 1758*, et l'*Ode à ma sœur de Brunswic sur la mort d'un fils tué en 1761.* Quelques-unes enfin sont inspirées par le patriotisme ou les affections de famille; par exemple, t. X, l'*Ode aux Prussiens*, et, t. XII, les *Odes: Aux Germains, A mon frère Henri*, et *Au prince héréditaire de Brunswic.*

Ainsi le fond de ces poésies est toujours tiré de ce qui fait l'objet des préoccupations habituelles de Frédéric: les lettres et les arts, la patrie, l'amitié, la philosophie, et surtout la morale. Quant à leur valeur littéraire, il faut convenir qu'elles laissent beaucoup à désirer. L'Ode, la forme la plus brillante de la poésie, exige des trésors d'enthousiasme et d'imagination, un style harmonieux, élégant, d'une pureté irréprochable; et ces qualités manquent souvent à Frédéric. Cependant on trouve, dans le nombre, des vers et même des strophes qui ne sont pas sans grâce:

Tandis qu'en nos jardins éclose,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De son nectar, qu'elle compose,
L'abeille amasse les douceurs,
En suçant une plante vile,
Des frelons la troupe stérile
Prépare et distille son fiel;
Quand vers la ruche industrieuse
Bourdonne la mouche envieuse,
L'essaim prend son essor au ciel. [a]

Ces traits sont rares, et il ne faut pas s'en étonner. Il est d'ailleurs facile de remarquer ici un défaut qui frappera plus d'une fois le lecteur attentif; c'est le manque de souffle, qui s'allie facilement à une certaine prolixité, fréquente chez notre auteur. Le poëte part bien, et ses voiles se gonflent; mais quand il approche du terme de sa course, la force semble l'abandonner, et il laisse tomber l'ancre avant d'être au port. Toutefois c'est l'instrument seul qui trahit l'artiste;

[a] *Ode à la Calomnie*, strophe 12.

sa pensée est toujours ferme, élevée et généreuse. Il lui arrive aussi de se peindre lui-même, comme dans ces deux strophes de *l'Ode à la Fermeté:*

Tels sur une mer orageuse
Naviguent de frêles vaisseaux
Malgré la fougue impétueuse
Des barbares tyrans des flots;
Par les vents les vagues émues
Soudain les élancent aux nues,
Les précipitent aux enfers,
Le ciel annonce leur naufrage;
Mais rassurés par leur courage,
Ils bravent la fureur des mers:

Ainsi, dans ces jours pleins d'alarmes,
La constance et la fermeté,
Sont les boucliers et les armes
Que j'oppose à l'adversité.
Que le destin me persécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute,
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire est plein de crainte,
Que l'espérance semble éteinte,
L'homme fort doit se signaler.

Cet homme fort, n'est-ce pas celui qui, dans le moment le plus critique d'une guerre terrible, quand tout semblait perdu, déclarait qu'il ne ferait la paix que si elle était honorable pour la Prusse? C'est ainsi que l'homme reparaît sous le poëte, et si l'on peut reprocher à celui-ci de n'être pas toujours à la hauteur de son titre, il faut reconnaître que le monarque n'a jamais failli à sa mission.

De toutes les poésies du genre qui nous occupe, celle qui réunit le plus de qualités, c'est *l'Ode sur le Temps.* La brièveté de la vie et l'instabilité des choses humaines ont toujours inspiré aux hommes des accents d'une mélancolie profonde. Depuis Anacréon, qui n'était pas le premier, et qui disait tristement:

Θανεῖν με δεῖ κἂν μὴ θέλω,

jusqu'au chantre des *Méditations,* qui s'écrie:

O Temps, suspends ton vol!

cette plainte traverse les âges, et fait naître chez les poëtes des résolutions diverses, suivant le génie des siècles et les oscillations de la pensée humaine. Les uns décident que, puisque la vie est si courte, il faut se hâter d'en jouir, tandis que d'autres se jettent, plus ou moins sincèrement, dans les bras de Dieu. Tous cherchent un abri contre le fantôme qui les obsède. Voyons ce que la fuite du temps inspire à Frédéric. On ne peut méconnaître au début de l'ode le sentiment de tristesse que fait naître en nous la perspective de notre dissolution, que nous soyons des héros ou des hommes obscurs:

Toi qui n'admets rien de solide,
Dont l'essence est le changement,
O temps! que ta course est rapide!
Que tu passes légèrement!
Le globe que le ciel enferme
N'a point de puissance si ferme
Que tu n'entraînes avec toi;
Rien n'arrête ta violence,
Et le moment même où je pense
S'enfuit déjà bien loin de moi.

Voilà bien la plainte de l'homme; mais le héros se montre à la fin de la pièce:

Non, faisons un meilleur usage
D'un trésor qui nous vient des cieux;
Le temps est court, qu'on le ménage;
Tous les moments sont précieux.
Que les vertus, que la sagesse,
Occupent notre âme sans cesse,
De tout vice fuyons l'écueil;
Que notre esprit souvent médite
Combien la distance est petite
Du berceau jusques au cercueil.

L'avantage reste ici à notre poëte, et cette mâle résolution, qu'il a tenue, vaut mieux que de stériles gémissements, et même que certaines aspirations religieuses, suivies de peu d'effets.

L'*Apologie des bontés de Dieu* nous révèle un trait fort estimable du caractère de Frédéric, la conscience dans le travail. Quoique Français par l'éducation et par plusieurs faces de son esprit, il conserva toujours ces précieuses qualités de l'Allemand, la persévérance et la patience. La poésie lui servait de délassement, mais il y apportait le sérieux que ses compatriotes mettent volontiers même dans leurs plaisirs. Il retouchait avec un soin minutieux tous ceux de ses ouvrages qu'il jugeait en valoir la peine. C'est ainsi qu'il existe trois rédactions de l'*Ode sur les bontés de Dieu,* deux de l'année 1737, la troisième de 1738. Frédéric a fait, à chaque révision, des changements notables à son ouvrage, soit par les conseils de Voltaire, soit en suivant ses propres inspirations. Il suffit de comparer, pour s'en convaincre, la première strophe de chacune de ces trois rédactions. Voici celle du 17 août 1737, qui fut envoyée à Voltaire:

Sublime auteur par qui le monde
Jadis fut tiré du néant,
Dieu, dont la sagesse profonde
En conçut le superbe plan,
Sage arbitre de la nature,
Souffre que dans ma bouche impure
J'exalte partout ta grandeur,
Et qu'en adorant ta puissance,
Je loue avec reconnaissance
La bonté de mon bienfaiteur.

Rédaction du 26 novembre 1737:

Toi dont la sagesse adorable
De l'univers conçut le plan,
Toi, dont le pouvoir ineffable
D'un mot le tira du néant,
Divin auteur de la nature
Souffre que, plein d'une ardeur pure,
J'ose publier en tous lieux
Et ta douceur, et ta clémence,
Et que, dans ma reconnaissance,
Ma voix s'élève jusqu'aux cieux.

Voici enfin la rédaction du 19 avril 1738:

Toi dont la sagesse profonde
Conçut le plan de l'univers,
Toi qui d'un mot formas le monde,
Qui créas cent mondes divers,
Grand Dieu, si j'adore en silence
De ton ineffable puissance
Tous les inconcevables traits,
Ma voix, que je t'ai consacrée,
Est moins faible et plus assurée
Quand il faut chanter tes bienfaits.

Il est arrivé ici à Frédéric ce qui arrive souvent aux artistes et aux écrivains: à force de polir, ils gâtent. En effet, la dernière rédaction est inférieure à la seconde; la pensée y est obscure et embarrassée, et l'expression moins vive. On ne sait pas au juste quand l'*Apologie des bontés de Dieu* fut composée. Les dates que nous donnons sont celles des envois à M. de Suhm et à Voltaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette poésie fut montrée au pasteur de Beausobre le 30 janvier 1737, d'où l'on peut conclure qu'elle est de la fin de 1736 ou des premiers jours de l'année suivante. C'est donc une production de la jeunesse de Frédéric. La même observation est applicable à la plupart de ses *Odes*, car elles furent presque toutes composées avant la guerre de sept ans; la dernière, l'*Ode à ma sœur de Brunswic*, est de 1761. Du reste, le nombre des poésies écrites par le Roi depuis la fin de la guerre est peu considérable, en comparaison de celles qui virent le jour avant le commencement et pendant le cours de cette lutte mémorable. Il semble que, à partir de là, sa verve fût pour ainsi dire épuisée, ou du moins attiédie, et l'on serait tenté de croire qu'il n'appartenait pas à la famille des poëtes-nés, qui ne cessent de versifier qu'en perdant la vie. Quant aux *Odes*, ce qui leur donne du prix, ce ne sont pas tant leurs qualités poétiques que les pensées qu'elles renferment, et la lumière qu'elles répandent sur l'âme de leur auteur. Souvent elles sont froides et traînantes, et l'expression a plus de pompe que d'ampleur et d'enthousiasme. Enfin l'imitation de modèles que nous n'acceptons plus sans réserve s'y fait trop sentir. Si donc Frédéric n'avait pas d'autre titre, il ne

s'élèverait guère au-dessus du médiocre, car de belles pensées et quelques vers heureux ne suffisent pas pour mériter le titre de grand poëte lyrique.

De tous les poëmes de longue haleine qu'on doit à la plume de Frédéric, l'*Art de la guerre* est sans contredit le plus beau et le plus intéressant. Il est rare que les hommes qui excellent dans un art s'abaissent à en donner les préceptes. C'est un fait regrettable, car avec quel plaisir et quel profit ne lirait-on pas une *Poétique du drame* qui aurait pour auteur Shakespeare ou Molière, un *Traité de la peinture* écrit par Raphaël! Le malheur de la plupart des ouvrages didactiques, c'est d'avoir été composés par des *profanes*, comme on les appelle, ou tout au plus par des *dilettanti*. C'est donc une vraie bonne fortune de posséder un poëme sur l'*Art de la guerre* fait par un homme que les meilleurs juges mettent au rang des plus grands capitaines. Aussi l'ouvrage qui nous occupe est, avec les *Épitres* et un certain nombre de passages épars, ce que Frédéric a écrit de plus achevé en fait de poésie. On peut même le comparer sans désavantage aux meilleurs poëmes didactiques que nous possédions. Ce qui le prouve, c'est qu'il a été traduit dans toutes les langues et placé dans les bibliothèques de toutes les armées de l'Europe. Je suis heureux de pouvoir m'appuyer ici sur l'autorité d'un homme du métier. Un militaire français, M. le major Merson, a pris avec beaucoup de vivacité, au commencement de 1851, la défense du poëme de Frédéric, traité un peu sévèrement, lui semble-t-il, par son spirituel compatriote, M. Sainte-Beuve. * J'aime, en matière d'art et de littérature, la critique des profanes, autant que les théories faites par les hommes spéciaux; en d'autres termes, pour donner les préceptes il faut avoir pratiqué, tandis que, pour apprécier les oeuvres d'art, l'instinct du *gros public* vaut mieux, car il est plus indépendant. Il ne s'agit ici que de la partie artistique de l'ouvrage, de l'exécution; tout ce qui est du ressort de la science exige chez le critique des connaissances positives. Or, M. Merson réunit précisément les qualités demandées: pour le fond du poëme, c'est un juge fort compétent, puisqu'il est militaire de profession; pour le reste, il en parle en homme de bonne compagnie, avec goût et avec mesure. De plus, il est impartial, parce qu'il aime la vérité. Un militaire français s'honore en disant, par exemple, „que la campagne de 1757 n'a d'égale que les campagnes de Napoléon en Italie.“ Les jugements de M. Merson méritent donc toute confiance, et je mettrai son travail à profit autant que je le pourrai.

Ce qui frappe avant tout dans l'*Art de la guerre,* et le rend supérieur à la plupart des ouvrages de ce genre, c'est que l'âme et l'intelligence de l'homme s'y montrent sous un jour non moins favorable que le talent du poëte et le savoir

---

* Dans les *Causeries du lundi.*

du tacticien consommé. Nous retrouvons avec bonheur dans de nombreux passages le monarque plein d'humanité et le philosophe qui s'élève au-dessus des petitesses du vulgaire. Plusieurs de ses vers sont d'admirables maximes, par exemple:

Si vaincre est d'un héros, pardonner est d'un dieu,

ou:

Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfants.

Ainsi, même au point de vue particulier qui me dirige dans ce travail, l'*Art de la guerre* mérite au plus haut degré d'arrêter longtemps l'attention.

Le plan du poëme est simple, rationnel, et approprié à la grandeur du sujet. Le premier chant commence par quelques vers adressés au prince qui succéda au grand Frédéric, et à qui l'ouvrage est dédié. Ce serait une erreur de croire, lui dit-il, que les armées marchent toutes seules; il faut savoir s'en servir. Ne pensez pas que je veuille vous engager à faire la guerre pour le plaisir de vous battre:

Je ne vous offre point Attila pour modèle,
Je veux un héros juste, un Tite, un Marc-Aurèle,
Un Trajan, des humains et l'exemple et l'honneur,
Que la vertu couronne, ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la victoire
Plutôt que l'injustice en ternisse la gloire!

Ces nobles paroles sont suivies d'une magnifique invocation à la paix et au génie qui veille sur les destinées de la Prusse, génie auquel Frédéric eut toujours une foi entière, même dans les plus mauvais moments de sa carrière. — Si cependant, continue-t-il, un ennemi ambitieux vous attaque, alors

Rois, peuples, armez-vous, et que le ciel propice
Soutienne votre cause et venge la justice.

Après cela vient l'invocation aux Muses, comme c'était l'usage du temps. Tout ce début est bien lié, et les transitions y sont ménagées avec beaucoup d'art. Maintenant le poëte aborde le sujet proprement dit. Il commence par ce que nous appellerions *l'école du soldat,* c'est-à-dire qu'il montre comment on doit faire l'éducation militaire de chacun des individus dont se compose une armée. Il faut leur apprendre à manier leurs armes, à marcher, et surtout à obéir. Frédéric passe en revue plusieurs points très-importants, le choix des hommes, la connaissance des diverses armes et leur emploi; ce qu'il dit, entre autres, de la manière dont la cavalerie doit combattre était neuf alors, et a été adopté, depuis, par toutes les armées. Il prouve, par des exemples tirés de l'histoire militaire, que c'est à l'ordre et surtout à la discipline que la victoire a toujours été due. Il conclut en faisant voir qu'un art si difficile ne peut s'acquérir que par une longue expérience, et que ceux qui veulent trop tôt commander en chef s'exposent à avoir le funeste sort de Phaéton.

Le second chant traite de la castramétation, du choix du terrain, des

marches, des retraites, en un mot, de la stratégie, dans le sens le plus étendu de ce terme. Le poëte entremêle avec art des leçons plus générales à ses préceptes spéciaux. C'est ainsi qu'il recommande la vigilance dans ces beaux vers:

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête;
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose, et veiller lorsqu'il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance,
Leurs destins sont commis à votre prévoyance;
Répondez à leurs voeux par votre habileté:
Le soldat de vous seul attend sa sûreté.

Une brillante allégorie ouvre le troisième chant. Le poëte introduit son disciple dans le temple de Mars. On y voit le dieu entouré de divinités qui personnifient les vertus guerrières, la Valeur, le Sang-froid, le Travail, le Secret, etc. Le temple est orné des statues des héros les plus illustres, depuis Alexandre jusqu'aux grands capitaines des temps modernes. Parmi ceux-ci, Frédéric distingue particulièrement le Grand Électeur, dont il fait un magnifique éloge. C'est ce prince qui doit servir de modèle au *nourrisson de Mars*. Sa prévoyance, sa promptitude, et sa persévérance, sont les qualités qu'il faut surtout imiter:

Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.
Ainsi, lorsque de Dieu la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'univers, par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avait formé.

Le quatrième chant roule sur l'attaque et la défense des places de guerre, sur la théorie de la fortification et sur l'emploi de l'artillerie. Vauban est ici la personnification de l'art de l'ingénieur. Le poëte a surmonté avec bonheur la difficulté que présentait un sujet hérissé de termes techniques, et il a trouvé moyen d'en introduire un grand nombre sans choquer le goût. [a] La sécheresse de la matière est tempéré par la noble leçon d'humanité que Frédéric donne aux chefs d'armée, en parlant du sac de Magdebourg:

Tout général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui souffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terrains,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains;
La voix de l'univers contre lui réunie,
Oubliant ses exploits, maudit sa tyrannie.
Tilly, qui combattit pour l'aigle des Césars,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars;

---

[a] Voyez, t. X, p. 252 in-8., le passage qui commence par les mots: „Ces ouvrages rasants."

Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
Son nom fut effacé du temple de Mémoire,
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Éternisent sa honte et non pas ses exploits.

La description de ces horribles scènes est fort dramatique, et offre nombre de beaux vers qu'il vaudrait la peine de citer. Mais l'accent ému du narrateur est ce qui donne le plus de prix à ses paroles. On sent que ce n'est pas une vaine déclamation; chacun sait d'ailleurs que Frédéric n'aimait guère à faire du sentiment, et qu'il n'exprimait que ce qu'il éprouvait.

Les quartiers d'hiver, avec les occupations qui doivent les remplir, telles que l'instruction des soldats, le recrutement, les remontes, les approvisionnements, les gardes, etc., font le sujet du cinquième chant. L'idylle y trouve aussi sa place. Rien de plus frais et de plus doux que l'épisode du guerrier jouissant, au sein de sa famille, d'un repos auquel le devoir ne tardera pas à l'arracher. Sa femme et ses enfants l'entourent, et lui prodiguent leurs caresses:

L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages guerriers se rendent immortels;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels.
. . . .
Ils tiennent, en jouant, dans leurs débiles mains
Ce fer trempé de sang . . . . . .

On croit y être, et l'on partage ce bonheur, d'autant plus vif qu'il doit être moins durable. On commençait, dès cette époque, à utiliser l'hiver pour des surprises; le temps n'était plus où, par un accord tacite avec l'ennemi, on n'entreprenait rien dans la mauvaise saison. Frédéric donne ici le précepte, comme il donna plus tard l'exemple des campagnes d'hiver.

Enfin, le sixième chant décrit une bataille rangée. L'auteur parle de ces scènes grandioses, mais terribles, en homme qui les a vues de près, et qui a souffert des maux de tant de braves enlevés à leurs familles, ou cruellement mutilés. Il donne d'excellentes directions sur les différentes manières de livrer bataille, et finit par recommander la modération après la victoire, fin digne du reste, et sur laquelle l'imagination aime à se reposer.

Ce poëme est un ouvrage complet et substantiel. Il n'offre pas la prolixité qu'on peut souvent reprocher aux poésies de Frédéric. Il est facile de voir que l'auteur est pénétré de son sujet, et qu'il n'a pas besoin de couvrir de phrases sonores des pensées creuses. Tout y porte le cachet du bon sens, et les préceptes ont l'autorité de l'expérience unie à la réflexion philosophique. L'enthousiasme patriotique et guerrier y éclate en maint endroit. Frédéric sait que la Prusse est un État essentiellement militaire; aussi parle-t-il de la guerre avec une chaleur que

toute son humanité ne parvient pas à éteindre. Ses idées bien arrêtées étaient le fruit de longues et profondes méditations. C'est pourquoi il n'en changea pas; et les plus belles opérations de la guerre de sept ans ne furent en réalité que l'application des théories que nous venons d'esquisser.

L'Art de la guerre fut imprimé pour la première fois en 1749. L'année suivante, lorsque Voltaire vint à Potsdam, le Roi lui remit son poëme pour qu'il le corrigeât, ce qui fut fait avec grand soin. La révision achevée, Frédéric fit réimprimer l'ouvrage, et l'on peut voir, à la fin du dixième volume de l'édition actuelle, tout le parti qu'il tira des observations de son hôte. Le texte d'un fragment du premier chant, de 1750, est donné, avec les remarques de Voltaire en regard, et le texte de 1752 au-dessous; de manière que le lecteur peut juger par lui-même de la docilité avec laquelle le poëte couronné accueillait les critiques de l'homme de lettres. Sa modestie rehausse l'éclat de son talent, en même temps qu'elle atteste son amour pour la perfection de l'art. Voltaire, du reste, ne toucha pas au fond du poëme; il se contenta d'en polir le style, et le succès couronna ses efforts. Ainsi l'on peut dire que l'*Art de la guerre* est à tous égards digne de son illustre auteur.

Le *Palladion* est une composition d'un genre entièrement différent. Le marquis de Valori, ambassadeur de France à la cour de Prusse, suivit le Roi dans la première et la seconde guerre de Silésie. Au mois de septembre 1745, il faillit être fait prisonnier par Franquini, chef d'un corps de pandours; il ne fut sauvé que par le dévouement de son secrétaire Darget, qui se fit prendre à sa place. Cet événement a inspiré à Frédéric le poëme du *Palladion*, qui n'est, en définitive, qu'un badinage, on pourrait presque dire une débauche d'esprit. Il fut écrit dans l'hiver de 1748 à 1794, un des rares moments où le Roi put s'adonner sans contrainte aux travaux littéraires qui faisaient le charme de sa vie. Le poëte suppose que M. de Valori était le palladium de l'armée prussienne, qui dut son salut au dévouement de Darget. Voilà tout le fond de l'ouvrage. Il n'y aurait rien à reprocher au sujet en lui-même, car enfin il est permis à tout le monde de s'amuser parfois; *dulce est desipere in loco*. Mais ce qui n'est pas aussi innocent, c'est la mise en scène, le choix des personnages et des incidents; et, quoique ce poëme soit fort spirituel, on ne peut s'empêcher de regretter que Frédéric ait imité non-seulement le rhythme et certains passages de la *Pucelle* de Voltaire, mais aussi l'esprit dans lequel ce triste ouvrage est conçu. Il faut avouer que le Roi ne plaisante pas toujours avec goût ni avec délicatesse. Certaines *joyeusetés* qui faisaient une partie essentielle de l'ancienne gaieté française méritent aujourd'hui un autre nom, et l'on voit avec peine un grand esprit tremper son pinceau dans la lie pour peindre de vilaines choses.

L'analyse du *Palladion* est plus que difficile; on me pardonnera donc de

l'abréger. J'ai hâte, d'ailleurs, de m'éloigner d'un ouvrage où je ne retrouve pas mon héros tel que j'aime à le voir.

Après plusieurs escarmouches où les troupes autrichiennes ont eu le dessous, le prince Charles de Lorraine délibère avec ses généraux sur les moyens de reprendre l'avantage. Le conseil se tient à table, et l'on dispute beaucoup, mais on ne décide rien. Le prince finit par se griser. Pendant la nuit, il voit en songe saint Jean Népomucène, qui lui dit de renoncer à l'espoir de vaincre les Prussiens, parce qu'ils ont, dans la personne du marquis de Valori, un palladium qui les rend invincibles. Il l'engage donc à enlever ce palladium. Le conseil de guerre assemblé, le prince propose l'entreprise, à laquelle on donne les mains, non sans de vives querelles. Un premier essai, tenté à force ouverte, échoue complétement, grâce à la vigilance et à la bravoure des Prussiens. Tel est, en substance, le contenu du premier chant.

Le second nous transporte au ciel, où Dieu et les saints s'entretiennent de la guerre que se font les Prussiens et les Autrichiens. Chaque parti a ses protecteurs, comme les Grecs et les Troyens dans l'*Iliade*, que la verve irrévérencieuse du poëte a imitée en plus d'un endroit. Saint Charles Borromée et saint Jean Népomucène plaident en faveur du prince de Lorraine et de son armée. Sainte Hedwige, patronne de Berlin, joue ici le rôle de Thétis; elle recommande ses protégés à la bonté de Dieu, et elle est secondée par sainte Geneviève, patronne de Paris, par Luther et par Calvin. Après avoir promis son appui à sainte Hedwige, le Père éternel congédie l'assemblée, et chacun des saints se rend auprès de ceux qu'il favorise.

Cependant le prince de Lorraine se décide à faire une nouvelle tentative pour enlever Valori. Cette fois-ci, le chef de pandours Franquini sera chargé de l'exécution. Sainte Hedwige envoie Geneviève avertir le marquis de ce qu'on prépare contre lui. Celui-ci prend ses précautions; mais comme on n'a pas pensé à garder toutes les issues de la maison de Jaromircz où il passe la nuit, tous ses soins seraient inutiles, si saint Étienne, patron de Darget, ne venait lui donner un utile avis dans un songe. A une heure après minuit, les pandours entrent dans la chambre du brave secrétaire, qui se fait passer pour son maître, sur quoi on l'emmène précipitamment. Grande est la colère de Franquini quand, le jour venu, il s'aperçoit de sa méprise. Toutefois il s'apaise, et fait déjeuner Darget, après lui avoir donné des vêtements fort nécessaires, car, dans leur empressement, les pandours n'avaient pas laissé à ce fidèle serviteur le temps de s'habiller. Je passe, et pour cause, les détails de l'orgie dont le récit termine le troisième chant.

Le quatrième est occupé par l'histoire fantastique de Darget. Frédéric y tourne en ridicule les nombreux pays dans lesquels l'étoile errante du prisonnier l'a conduit. Les incidents de cette narration sont tels, que Darget

lui-même s'en plaignit vivement, ce qui engagea le Roi à lui adresser sa fameuse *Palinodie*.

Le cinquième chant offre la contre-partie du conseil divin dont nous avons parlé plus haut. Satan, trouvant que les hommes ne se font pas encore assez de mal, envoie la Discorde à Valori. Celui-ci, à l'instigation de la déesse, se plaint amèrement au général prussien de l'insulte qu'on lui a faite en lui enlevant son secrétaire. On se décide à envoyer trois ambassadeurs auprès du prince de Lorraine pour réclamer le prisonnier. Cette démarche reste sans succès. Le prince ordonne alors à Franquini de rejoindre l'armée. Chemin faisant, le pandour raconte ses aventures à Darget, et ce nouveau récit n'est pas moins excentrique que l'autre.

Au commencement du sixième chant, nous voyons reparaître le prince de Lorraine, qui est fort irrité de ce qu'on a manqué Valori. On lui conseille d'avoir recours à Belzébuth, puisque les saints ne lui sont d'aucun secours. Franquini, qui prétend être un peu sorcier, offre ses services, et ils sont acceptés. La première évocation fait sortir du bois un sanglier, qui effraye tous les assistants. Au moment où le magicien redouble ses conjurations, on annonce au prince que l'ennemi approche. Le combat s'engage, combat grotesquement homérique, auquel les saints prennent part. Franquini est tué, ainsi que beaucoup d'autres héros, et les Prussiens remportent la victoire. Darget alors est échangé, ce qui satisfait tout le monde.

On ne peut nier qu'il n'y ait dans ce bizarre ouvrage une verve bouffonne à laquelle il est difficile de résister. Le style en est vif et facile, le rhythme rapide. Le Roi a choisi le vers de dix syllabes, aimé des anciens poëtes français, et très-approprié à un récit badin. Il emploie fréquemment le langage marotique. Quant aux faits historiques, Frédéric les arrange au gré de son imagination. Il verse à pleines mains le ridicule sur les chefs de l'armée autrichienne, auxquels il a cependant rendu justice dans d'autres ouvrages plus sérieux. En revanche, il ne laisse pas échapper une occasion de vanter l'armée prussienne et les généraux qui la commandaient. Si l'on prend le *Palladion* pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour un simple jeu d'esprit, on peut, jusqu'à un certain point, souscrire au jugement très-favorable que l'abbé Denina[a] porte sur ce poëme. J'avoue cependant qu'aucune considération ne peut me faire passer sur l'inconvenance de certaines plaisanteries; et, tout en tenant compte des circonstances et des bonnes intentions de Frédéric, j'aurais préféré, pour ma part, qu'il ne fît pas le *Palladion*, ou du moins qu'il le fît autrement.

---

[a] *La Prusse littéraire sous Frédéric II*, t. II, p. 80. Voyez les *Œuvres de Frédéric*, *Avertissement* du tome XI.

Le poëme de la *Guerre des confédérés* a pour sujet les troubles qui agitèrent la Pologne en 1768, et dont la suite fut le premier partage de ce pays. Le Roi a pris pour modèle, dans cet ouvrage, la *Guerre civile de Genève*, par Voltaire. Il le composa pour se distraire des ennuis d'une convalescence, et peut-être pour préparer les voies aux événements qui mirent fin à l'indépendance de la Pologne. Si l'on compare ce poëme, écrit en 1771, au *Palladion*, on remarque entre les deux ouvrages une grande différence de ton et d'allure. L'âge avait produit son effet; et, quoiqu'on retrouve dans la *Guerre des confédérés* bien des traits d'une raillerie incisive et spirituelle, on sent que la vraie gaîté, celle de la jeunesse, s'est évanouie. D'ailleurs, c'est plutôt un ouvrage de tendance que d'inspiration; ce qui n'est guère divertissant. Je me dispenserai donc de faire l'analyse des six chants dont ce poëme se compose, ainsi que les deux précédents, et je renvoie le lecteur curieux au quatorzième volume de la nouvelle édition.

Les formes légères de la narration, telles que le conte et la fable, s'adaptent fort bien à la plaisanterie, à la satire, ou au développement de quelque idée philosophique. Dans le conte du *Miracle manqué* (1749), Frédéric se raille de la crédulité des deux soeurs de l'astronome Kirch, qui était mort d'apoplexie, et dont on garda le cadavre trois semaines, dans l'espérance de le ressusciter. Les *Amours d'une Hollandaise et d'un Suisse* (1760) sont probablement le récit badin d'un fait dont il n'existe pas d'autres traces. Le *Conte du Violon* (1761) devait servir de réponse au marquis d'Argens, qui cherchait à relever le courage quelque peu abattu du Roi, en l'entretenant de ses espérances. Mais Frédéric lui donnait à entendre par cette allégorie que, étant à bout de ressources, il n'attendait plus rien de l'avenir. La *Bulle du pape* (1737) est une boutade dont l'auteur dit lui-même à Voltaire, en la lui adressant: „J'ai honte de vous envoyer ces sot-„tises, et je ne le ferais certainement pas, si je ne savais que votre façon de pen-„ser n'est pas contraire au badinage et aux saillies de la jeunesse.“ Le *Faux Pronostic*, enfin, est un trait de satire à l'adresse des médecins, dont le Roi aime à se moquer. — La fable du *Serin et le Moineau* est agréablement écrite. Elle renferme quelques vers dont le caractère est bien celui de l'apologue; par exemple:

> Notre gentil serin, quoique sans truchement,
> Comprit maître moineau, je ne sais trop comment.

La moralité de cette fable est que la liberté pauvre vaut mieux que l'opulence empoisonnée par l'esclavage. Quant aux *Deux Chiens et l'Homme*, on y trouve l'expression d'une idée qui a dû surgir, à certaines époques, dans plus d'un esprit judicieux, et que l'affabulation rend ainsi:

> De vrais besoins entre chiens font les guerres;
> Entre nous, c'est l'orgueil et cent chimères.

Il est évident qu'ici l'avantage n'est pas du côté de l'homme.

On regrette, dans les fables et les contes de Frédéric, l'absence de deux qualités indispensables du genre, la naïveté et la bonhomie. Mais on ne peut pas tout avoir à la fois. Frédéric sentait bien ce qui lui manquait, et le petit nombre de ces pièces montre qu'il n'avait ni aptitude réelle ni goût prononcé pour cette poésie facile et sans apprêt, dans laquelle le sérieux se cache sous un masque riant. Il suivit sagement le précepte du roi des fabulistes:

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Il semble donc avoir simplement voulu montrer par ces essais qu'avec de la volonté on vient à bout de tout.

Cependant, toute puissante qu'elle est, la force de la volonté a ses limites, qu'elle ne peut franchir. Frédéric s'est chargé de nous en fournir la preuve, car il a fait des comédies dans lesquelles il est resté fort au-dessous de lui-même. Cela tient à plusieurs causes. D'abord il était philosophe. Si, à la vérité, les bons auteurs comiques sont assez ordinairement philosophes, il est rare que les philosophes soient auteurs comiques. Chez les uns, le fait est la chose principale; ils en sont frappés, ils l'observent, philosophiquement, si l'on veut, mais ils ne raisonnent pas sur l'objet de leur étude; ils se bornent à le bien voir, sans théorie préconçue, sans système, puis ils s'efforcent de le rendre avec autant de vérité, de vie et de couleur que possible. Ils font, en un mot, de la philosophie plastique, si j'ose m'exprimer ainsi. Les philosophes, au contraire, méditent avant tout; l'affaire essentielle pour eux, c'est le système, et du système ils déduisent les faits. Ceux-ci ne leur servent que de preuves à l'appui de leurs conclusions. Mais l'art vit de réalités et non d'abstractions; ainsi les hommes chez lesquels l'élément philosophique domine ne peuvent pas être de bons auteurs comiques. De plus, la comédie exige chez le poëte une certaine bonhomie qui manquait à Frédéric; il était bon, et non bonhomme. Au contraire, il avait le génie de la satire, qui est l'opposé de la bonhomie. Enfin il n'était pas foncièrement gai, parce qu'il n'était pas mélancolique. Ceci a presque l'air d'un paradoxe; mais avec un peu de réflexion, il est facile de voir que c'est la vérité. La gaîté et la mélancolie procèdent psychologiquement (je n'ai pas à m'occuper de l'influence du physique sur l'humeur) du manque d'équilibre dans l'âme. Ce sont les oscillations du pendule, qui va d'autant plus loin d'un côté, qu'il s'est plus avancé de l'autre. Frédéric peut éprouver de la joie et de la colère, mais ce n'est pas un caractère rêveur, ni ce que nous appelons aujourd'hui une âme impressionnable. Il est maître de lui-même autant qu'homme l'ait jamais été. On trouve dans ses Œuvres peu de passages qui respirent la mélancolie, et encore ne s'y rencontrent-ils que par accident. Il est souvent triste et chagrin, ce qui est tout autre chose. Aussi, quoiqu'il excelle dans la satire, il n'a, comme Voltaire, fait aucune comédie réellement comique.

Le choix de ses sujets suffirait seul à prouver la vérité de ce qui précède, car l'instinct du vrai poëte comique est un guide sûr dans cette partie si importante de son oeuvre. En effet, celui qui est doué des qualités nécessaires à la comédie voit dans un sujet, par une sorte d'intuition, tous les éléments comiques qu'il renferme, ou plutôt son attention ne se porte que sur des sujets dans lesquels ces éléments prédominent, comme l'oeil du peintre ne se fixe que sur ce qui a la forme, la couleur et l'harmonie. Le *Singe de la mode* doit ridiculiser la manie des gens qui sont esclaves de l'usage dans les choses extérieures. On peut rire un moment de ce travers; mais il n'est pas assez fécond pour amuser longtemps; il manque surtout de profondeur. Aussi inspire-t-il la pitié et presque le mépris. *L'École du monde* a le même défaut. L'étudiant Bilvesée apporte sur la scène le langage et les manières qu'on apprend dans les estaminets du plus bas étage. Il offense sans motif des personnes que l'éducation la plus ordinaire aurait dû lui apprendre à respecter. Sa grossièreté rebute, elle ne fait pas rire. La pitié et le dégoût, voilà les sentiments qu'excitent chez le lecteur les ridicules qui forment les sujets de ces deux pièces. Peut-on appeler cela des comédies?

Si du choix des sujets je passe à l'exécution, je ne trouve guère non plus que des fautes à relever. Les caractères manquent de vérité et de naturel, ou plutôt ils n'existent pas. Il en est de même des situations, et le dialogue est froid, sans grâce et sans finesse. En un mot, ces pièces ne font pas même sourire, et l'on se demande en vain, après les avoir lues, quelle leçon morale on peut en tirer, que le simple bon sens ne donne déjà surabondamment.

Le drame en vers de *Louis XV aux champs Élysées* est une satire d'un goût équivoque contre une tombe à peine fermée. Il fut en effet composé en 1774, au moment où Louis XV venait de mourir. Le Roi y fait paraître pêle-mêle Caron, Minos, saint Louis, Richelieu, le banquier Bernard, Salomon, etc., et le tout est assaisonné de plaisanteries plus vertes qu'amusantes. C'est un de ces ouvrages sur lesquels on aime à passer rapidement, comme ces pensées sur lesquelles madame de Sévigné dit qu'il faut glisser.

Frédéric avait eu, en 1739, l'idée d'écrire une tragédie intitulée *Nisus et Euryale;* mais il ne la réalisa pas. Le choix de ce sujet, qui du reste honore le coeur de Frédéric, très-susceptible d'amitié, montre qu'il n'avait pas plus de dispositions pour la tragédie que pour la comédie. L'amitié est une passion douce, si même on peut l'appeler une passion, et la tragédie ne peut vivre que dans une atmosphère embrasée. Il lui faut des passions forcenées, de ces passions qui dévorent tout ce qui leur fait obstacle, ou qui, se retournant contre celui qui les éprouve, lui infligent d'intolérables tortures. L'épisode de Nisus et Euryale est touchant, mais il n'est pas tragique. Frédéric a donc bien fait de ne pas le traiter.

Je me borne à nommer deux libretti d'opéras sérieux, *Sylla* et *Mérope*, dont

Graun fit la musique, et qui furent représentés, le premier le 27 mars 1753, anniversaire de la Reine-mère, le second trois ans plus tard. *Mérope* n'est que la reproduction de la tragédie de Voltaire, avec quelques suppressions et quelques modifications nécessitées par la mise en musique. Enfin, le *Temple de l'Amour* est un opéra-comique qui fut représenté à l'occasion des noces du prince Ferdinand, le 28 septembre 1755, et dont la musique fut faite par Agricola, compositeur de la cour.

On peut joindre aux ouvrages dramatiques du Roi deux *Dialogues des morts,* dans le goût de Lucien et de Fénelon, c'est-à-dire, destinés à mettre en lumière sous une forme piquante quelque vérité philosophique ou morale, quelque opinion de l'auteur. Les interlocuteurs du premier de ces *Dialogues* (1772) sont Socrate, Struensée et le duc de Choiseul. C'est par une fiction poétique que ce dernier y figure, car il vivait encore à l'époque où cet ouvrage fut composé. Choiseul et Struensée exposent leur politique; Socrate leur fait la leçon, et finit par les congédier en leur disant: „Allez, malheureux, et choisissez un autre séjour que „le mien; associez-vous aux Catilina, aux Cromwell, et ne souillez plus par votre „présence impure la demeure des sages.“ Ces paroles font assez connaître l'esprit dans lequel cet écrit est conçu.

Le second *Dialogue* (1773) a lieu entre le prince Eugène, mylord Marlborough et le prince Lichtenstein. C'est une critique de la stratégie moderne comparée à celle dont les deux heureux adversaires de Louis XIV avaient suivi les principes. Frédéric lance, en passant, quelques traits malins sur la présomption des généraux ses contemporains, sur les géomètres, les encyclopédistes, le projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre, les philosophes et les philanthropes, qu'il veut loger aux Petites-Maisons. L'ensemble de l'ouvrage est plein de sens et de dignité, et l'on y retrouve avec plaisir le juge équitable et sérieux qu'on aime en Frédéric.

Nous arrivons enfin aux poésies qu'on pourrait nommer *intimes.* Nous n'entendons point par là ces confidences plus ou moins amusantes que certains écrivains modernes se croient obligés de faire au public sur ce qui se passe dans leur âme à chaque instant du jour. Ce genre, heureusement, n'était pas encore inventé. La vraie poésie intime, c'est celle qui exprime les pensées habituelles du poëte, pensées qui sont si bien devenues siennes, qu'en les énonçant il parle de lui sans en avoir l'air ni même l'intention. Les *Epîtres* morales, les vers de société, toutes les poésies qu'on peut réunir sous le titre de pièces de circonstance, tels sont les ouvrages dont nous avons à parler maintenant. Ils offrent un grand intérêt, car l'homme s'y montre plus que l'écrivain, et comme cet homme est avant tout sincère, on peut presque considérer ces écrits comme des confessions.

Les *Épîtres morales* de Frédéric sont l'exposé, sinon systématique, du moins à peu près complet, des principes et des théories dont sa vie fut la constante application. Il ne se borne pas à moraliser; il donne aussi des leçons de sagesse, et montre souvent d'une manière piquante comment un homme bien né doit se conduire dans le monde. Ces *Epîtres* sont donc un cours de morale et de savoir-vivre, d'autant plus précieux, qu'une grande simplicité se joint à la solidité du fond.

L'*Épître I, A mon frère de Prusse*[a] offre le résumé des idées de l'auteur sur les devoirs des princes. On pourrait inscrire en tête, comme épigraphe, ce bel adage: Noblesse oblige, qui constituait la religion sociale d'une époque passée peut-être sans retour. Cette pensée est nettement rendue par ces vers:

. . . . . . Plus votre rang vous élève en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'est lui seul qu'on estime, et vous devez savoir
Combien sur les humains l'exemple a de pouvoir.

L'humanité, la première vertu des princes, selon notre poëte, leur est recommandée avec beaucoup de force et d'élévation:

Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et, plus ils sont ingrats, plus soyez généreux:
C'est un plaisir divin de faire des heureux.
Surtout n'abusez point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut se dompter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

Un monarque doit même aller plus loin; il faut qu'il soit toujours prêt à tendre aux malheureux une main secourable, qu'il ne juge personne sans l'avoir entendu, qu'il soit instruit et en même temps modeste, et qu'il n'acquière des connaissances que pour se rendre utile à ses sujets. D'ailleurs il doit toujours savoir s'arracher à ses études pour accomplir l'austère loi du devoir. La mollesse et la volupté sont des écueils qu'il évitera avec soin; on peut sans doute se livrer au plaisir, mais l'excès en tout est un défaut. Voilà les préceptes les plus essentiels que renferme cette *Epître*. C'est le code des rois; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'en réalité c'est à lui-même que Frédéric adressait de si sages leçons. L'*Epître à mon frère de Prusse,* composée en 1736, et envoyée à Voltaire deux ans plus tard, fut retouchée en 1749, et l'expérience du monarque ne fit que donner plus d'autorité aux théories du prince royal. Heureux les hommes qui savent conformer leur vie à de nobles principes!

La seconde *Epître, A Hermotime,* roule sur les services que rendent

[a] Cette *Epître* et les dix-neuf suivantes se trouvent dans le t. X des *Œuvres.*

les belles-lettres, un des sujets favoris de notre auteur. Il reprend en détail une des idées de la pièce précédente, savoir: que les plaisirs du monde sont dangereux pour la jeunesse, et que les seuls délassements dignes d'un homme raisonnable sont ceux que procure l'étude.

Ces vrais biens, au-dessus de la vicissitude,
Nous suivent dans le monde et dans la solitude;
Malades comme sains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils font dans tous les temps le bonheur de la vie.

Cette célèbre sentence de Cicéron revient très-fréquemment dans les Œuvres du Roi, et c'est avec un plaisir doux et mélancolique que je l'y retrouve, car, dans mon enfance, je l'entendais souvent sortir d'une bouche vénérée et chère, muette, hélas! depuis bien des années. Frédéric entre dans d'assez longs développements sur le thème auquel il aime tant à revenir; il trace rapidement l'histoire des lettres, et termine par cet aphorisme, auquel sa concision donne une remarquable énergie:

Végéter c'est mourir, beaucoup penser c'est vivre.

L'allégorie qui forme la troisième *Epître* montre, un peu longuement peut-être, que la gloire et les richesses ne donnent pas le bonheur;

Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour.

Sans doute Frédéric ne fut pas toujours parfaitement conséquent avec lui-même, du moins en ce qui concerne la gloire. Mais cela n'ôte rien à la sagesse de ses leçons; d'ailleurs, quand il eut vu de près le monde et ses vanités, quand, tout couvert de lauriers, il eut senti le vide que les jouissances de l'amour-propre laissent dans le coeur, il revint réellement aux idées de sa jeunesse, comme le prouve l'admirable conduite qu'il tint, en 1778, lors de la guerre de la succession de Bavière.

La manie des voyages, produite par celle de l'imitation, était fort répandue du temps de notre poëte, et devait choquer cet esprit si juste. Le Roi attaque ce travers avec beaucoup de vivacité dans son *Épître à Rottembourg*. Il fait voir que les jeunes gens qu'on envoyait parcourir l'Europe ne rapportaient guère de leurs coûteuses pérégrinations qu'une santé délabrée, de mauvaises habitudes, des vices, et, dans tous les cas, des ridicules. Des voyages entrepris dans le but de s'instruire auraient pu leur offrir quelque utilité; mais ils ne voyaient de la France et de l'Angleterre que les salons, et même pis, et n'y apprenaient qu'à enter des ridicules gaulois et britanniques sur ceux de leur propre pays. Il est certain que la rage de l'imitation mérite d'être critiquée, et que si, à la vérité, on peut tirer profit des voyages, il est possible aussi de se développer sans sortir de chez soi, comme le prouve l'exemple de Frédéric lui-même. Ainsi l'usage modéré de toute

chose peut avoir son avantage; l'abus est toujours pernicieux. Il faut remarquer à ce propos que le Roi sait faire sortir de tout ce qu'il dit une leçon plus haute et plus profonde que le sujet même ne semble le comporter. Cela tient à ce qu'il juge les choses humaines d'un point de vue très-élevé, ou, en d'autres termes, à ce que des principes supérieurs règlent ses pensées comme ses actions. C'est ainsi qu'un autre grand philosophe, Molière, a toujours le talent de glisser quelque observation profonde dans les scènes en apparence les plus bouffonnes. Frédéric, se moquant des jeunes Allemands qui veulent se donner l'air français ou anglais, arrive, par la seule pente de ses idées, à cette leçon de haute sagesse: Usez, mais n'abusez pas. Cette faculté d'envisager toutes les questions avec largeur est un trait auquel on reconnaît les esprits d'élite.

Il serait agréable de suivre pas à pas notre auteur dans toutes ses excursions; mais cela pourrait nous mener un peu loin. Je l'ai dit ailleurs *, il est très-difficile d'analyser les pensées de Frédéric, parce que le tissu en est trop serré. Il faut donc se borner à indiquer les points les plus saillants. *L'Epître V, A d'Argens,* condamne l'outrecuidance des philosophes qui prétendent tout expliquer. La faiblesse de l'esprit humain et l'incertitude de nos connaissances les plus élémentaires doivent nous inspirer un doute prudent. Au lieu de chercher à approfondir des mystères insondables, nous ferions mieux de

Travailler dans le monde à détruire le crime.

De cette manière du moins, nous nous rendrions utiles, et nous n'aurions pas tout à fait perdu notre temps.

Se rendre utile, travailler, voilà, selon Frédéric, ce qu'on peut faire de mieux. Il explique au comte de Gotter, dans sa sixième *Épître*, combien les artisans sont d'un côté plus estimables, et de l'autre plus heureux que les riches qui les emploient. Des milliers d'hommes ont consacré leurs forces à procurer quelques heures de jouissance à l'épicurien, qui ne s'en doute seulement pas. Ces laborieuses fourmis ont des droits à sa considération. Du reste, tous les membres de la société sont nécessaires les uns aux autres; aucun d'eux n'a le droit de mépriser son semblable. Il est assez curieux de trouver ici des arguments contre le système des socialistes, qui, eux, se jetant dans l'extrême opposé, s'imaginent que l'ouvrier seul rend des services à l'humanité. Lorsque Frédéric écrivait ses *Épîtres*, on croyait au contraire que le monde était fait pour un petit nombre de privilégiés. Si le raisonnement dirigé contre cette opinion est vrai, il ne l'est pas moins, pris en sens ilnverse. Les plus heureux sont, dans tous les cas, ceux qui gagnent leur pain à a sueur de leur visage:

---

* *Étude sur les Œuvres philosophiques de Frédéric*, p. 45.

Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont achetés les peines.
La paresse offre à l'homme une fausse douceur,
Le travail est pour lui la source du bonheur.

L'Épitre VII, A Maupertuis, traite un sujet fort délicat. Frédéric essaye d'y prouver que la Providence ne s'intéresse point aux individus, mais seulement à l'espèce. Son principal argument est tiré des maux que les individus souffrent, souvent sans les avoir mérités; ils périssent, mais l'espèce survit. Il y a bien des choses à répondre à cela. D'abord nous ne pouvons pas décider si les malheurs qui nous atteignent sont ou ne sont pas mérités, car nous n'entrons pas dans les conseils de Dieu, et nous ne connaissons pas les motifs qui déterminent l'action de sa justice. Si d'ailleurs le fait de la destruction de l'individu devait amener à cette conclusion, que Dieu ne s'y intéresse pas, on pourrait tout aussi bien établir qu'il ne se soucie pas davantage de l'espèce. En effet, des genres entiers d'animaux et de végétaux ont disparu de la surface du globe, et les recherches du savant découvrent seules de temps en temps ces vestiges d'un monde qui n'est plus. L'homme même, tout faible qu'il est, peut exercer cette action destructive sur des espèces totales d'animaux et de plantes, et exterminer jusqu'à des races humaines. On pourrait donc croire que la Providence est indifférente à la conservation des espèces qui ont péri. Mais alors pourquoi s'intéresserait-elle à d'autres? Il vaudrait autant déclarer tout de suite que Dieu ne s'occupe nullement de ce qui se passe sur la terre. Frédéric n'a pas osé aller jusque-là; ce n'est même qu'avec une sorte d'hésitation qu'il avance son opinion, et il se hâte d'avouer que ce sont là des problèmes qui passent la portée de l'intelligence humaine:

. . . . Respectons en silence
Ces lois qu'à l'univers donna la Providence,
De notre esprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider sur tant de profondeurs,
Et soyons assurés, malgré nos catastrophes,
Que le ciel en sait plus que tous les philosophes.

Cet aveu modeste, bien rare chez les philosophes de ce temps, et de tous les temps, rachète l'erreur où le Roi était tombé; et la contradiction que l'on remarque entre sa conclusion et ses prémisses fait honneur à sa loyauté et même à son jugement, car la vérité vaut mieux qu'une logique implacable, qui ne sert pour l'ordinaire qu'à égarer les hommes.

Nos voeux ne sont pas plus raisonnables que nos idées; c'est ce que Frédéric prouve dans son *Épitre VIII,* adressée au prince Ferdinand son frère, et il arrive à des conclusions analogues à celles de la pièce précédente:

Que le ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

Naguère c'était notre raison, maintenant c'est notre coeur qu'il nous con-

seille de soumettre à la volonté de la Providence. Mais cette abdication du moi intellectuel et moral est recommandée, non pas au nom de la foi, mais au nom du scepticisme.

L'*Épître à Stille, sur l'emploi du courage et sur le vrai point d'honneur,* mérite les plus grands éloges par la haute raison qui y règne, ainsi que par la chaleur du sentiment qui l'anime. Frédéric blâme sévèrement la barbare et absurde coutume du duel, et montre que des militaires peuvent consacrer leur courage à quelque chose de mieux qu' à venger des injures souvent imaginaires. Ils doivent leur sang à la patrie; il est beau de le verser pour elle. Le poëte part de là pour payer un juste tribut de louanges aux braves qui avaient perdu la vie en combattant pour la Prusse. Tout cela est bien senti et noblement rendu. Frédéric trouve des accents vraiment éloquents pour exalter les vertus militaires du peuple qu'il gouvernait:

Prusse, de tes héros la race est immortelle,
Ce phénix dans tes camps sans fin se renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenseurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs;
Sur les monts sourcilleux de la sombre Bohême,
Aux complots meurtriers joignant le stratagème,
Ils formaient des projets dictés par le courroux;
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous.
O Wedell, notre Achille, et vous, Goltz, notre Ulysse!
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès, etc.

Ces sentiments patriotiques, qui étaient pour le Roi une vraie religion, ne brillent pas moins dans l'*Épître XI, A ma sœur de Suède,* dans laquelle il mêle de sages conseils à l'expression de sa tendresse fraternelle et de la haute idée qu'il avait de son pays. Puis il revient à la philosophie dans l'*Épître à Bredow,* où il dévoile toute la vanité de la réputation, et dans l'*Épître à Podewils,* où il montre qu'on n'accomplit jamais tout son devoir. Il avait aussi cette religion du devoir, et il la professe en plus d'un endroit. Chacun, pense-t-il, a ses obligations à remplir envers la société; un monarque ne doit se reposer qu'après avoir fait de grandes choses:

Le repos est permis, mais c'est sous des lauriers.

Dans l'*Épître à ma sœur de Baireuth,* Frédéric explique l'usage qu'il faut faire des biens de la fortune. Les préceptes qu'il donne ne sont autres que ceux de la charité. Quelle que soit votre position, vous devez venir en aide aux êtres souffrants. Personne ne peut échapper à cette loi, car c'est la loi fondamentale de la création.

Nos états sont divers, nos devoirs sont communs.
Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,

La campagne ses blés, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'Océan ses poissons, et les vents leur fraîcheur.
Ainsi l'astre du nord guide le voyageur.
Ainsi, lorsque la nuit répand ses voiles sombres,
La sœur du dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainsi le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ses rayons brillants remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime et rend la vie à toute la nature.

L'*Épître à Sweerts* est destinée à démontrer que les vrais plaisirs sont ceux que l'on goûte dans la contemplation de la nature. Frédéric aime le plaisir, et croit avec raison qu'il est utile et même nécessaire. Mais il pense que plus nos jouissances sont simples, plus elles ont de prix. D'ailleurs, le tourbillon du monde empêche qu'on ne descende en soi-même et qu'on n'apprenne à se connaître; enfin, on se dégoûte vite de tous les divertissements bruyants.

L'indulgence pour les défauts d'autrui est recommandée avec une douce philosophie dans l'*Épître à Algarotti.* Chacun a ses travers, il faut donc user de support envers ses semblables. Et non-seulement les personnes, mais tout ce qui nous entoure a son mauvais côté; ainsi c'est une folie de croire qu'on puisse rencontrer nulle part la perfection, et une folie encore pire de s'irriter du mal qu'on voit. En un mot:

Qui trouve tout mauvais trahit son intérêt:
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.

La vertu est préférable à l'esprit, c'est ce que montre l'*Épître XVI,* adressée au ministre de Finckenstein. On aime à voir un prince doné d'une vaste intelligence, et sans cesse occupé à la développer, donner cependant la palme aux qualités du cœur. De nos jours, où la culture de l'esprit semble absorber de plus en plus tous les efforts de l'éducation, on ne devrait pas oublier que les seuls hommes réellement aimés et respectés sont ceux chez lesquels les qualités morales l'emportent sur toutes les autres.

Frédéric revient, dans l'*Épître à Chasot,* à un de ses thèmes favoris, la *modération.* Ici, c'est la modération dans l'amour qu'il recommande, et il fait bien, car il n'est aucune passion qui entraîne plus irrésistiblement aux abîmes. Comme tout sentiment dont le principe est bon, l'amour expose à de grands dangers, parce que l'excellence même de son principe le justifie à nos yeux. Et, grâce à la facilité avec laquelle nous nous faisons illusion à nous-mêmes, il nous arrive trop souvent de confondre l'amour avec le plaisir. On n'en était pas encore venu à prétendre, comme Beaumarchais, que „l'amour n'est que le roman du cœur, et que le „plaisir en est l'histoire.“ Cette belle maxime, digne de l'époque où elle fut inventée, aurait effrayé les âmes honnêtes du temps où l'*Épître à Chasot* fut composée (1749). Alors, sans doute, on n'était pas parfait; mais du moins on n'érigeait pas la débauche en théorie.

C'est proprement de la modération dans le plaisir que le Roi parle dans cette *Épître.* Il tombe précisément dans la confusion d'idées dont il vient d'être question, mais ses conseils sont, malgré cela, pleins de sagesse. Seulement nous voudrions qu'il eût dit plus nettement en quoi consiste la vertu dont il fait l'éloge. Ce n'est pas bien difficile à expliquer: on commet un excès, et par conséquent on est coupable, dès qu'on recherche des plaisirs que les lois divines et humaines n'autorisent pas; et la modération n'est autre chose que la stricte observation de la règle.

Il est impossible de partager les opinions énoncées dans l'*Épître au maréchal Keith, Sur les vaines terreurs de la mort et les frayeurs d'une autre vie.* Cet ouvrage est, à le bien prendre, un plaidoyer en faveur du matérialisme. La mort y est représentée comme *un tranquille sommeil, sans songe, sans réveil*, comme *la fin de tous nos maux,* doctrine commode, mais qui n'est, au fond, que la négation de la justice de Dieu.

Avec quel plaisir on s'éloigne de ces idées, triste produit de l'époque, pour trouver, dans l'*Épître XIX, A Darget,* un tableau énergique et vrai des souffrances inséparables du rang suprême! En énumérant tous les travaux auxquels les souverains sont appelés à se livrer, toutes les peines qui les assiégent sans relâche, Frédéric expose avec force les devoirs nombreux et difficiles qu'ils ont à remplir, et il en conclut qu'un simple particulier est plus heureux qu'un roi.

La dernière *Épître* du recueil qui nous occupe est très-piquante. Elle est imitée de la neuvième satire de Boileau, et porte pour titre: *A mon Esprit.* Frédéric y prend la défense de son goût pour l'étude et particulièrement pour la poésie; ce plaidoyer est ingénieux et plein de dignité, comme on peut le voir par les vers suivants:

Ivre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat
Négligé mes devoirs, sacrifié l'État?
M'a-t-on vu du public tromper les espérances,
Traîner de longs procès, embrouiller les finances,
Oublier les traités, pour penser aux beaux-arts?
M'a-t-on vu des derniers paraître au champ de Mars?
Mais si sur tous ces points j'ai fait briller mon zèle,
Si l'on m'a vu toujours, à mes devoirs fidèle,
Du peuple et du soldat prévenir les désirs,
Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs?
Je vois couler mes jours au sein de l'innocence;
Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
J'ai su monter ma lyre à différents accords,
Chez Horace et Maron je puise mes trésors;
Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre,
Mais, un peu plus bas qu'eux, je n'ai point à me plaindre.
Eh quoi! dans ma grandeur et dans ma royauté,
Je ne jouirai point du peu de liberté

Qu'un berger, conduisant son troupeau pacifique,
A de chanter le soir une chanson rustique,
Quand l'ombre ayant chassé les ardeurs du soleil,
Le plaisir lui prépare un tranquille sommeil?
Achille pourra donc, dans son jaloux délire,
Apaiser son courroux par les sons de sa lyre,
Et moi, je ne pourrai, moi seul dans l'univers,
Adoucir mes travaux par le charme des vers? etc.

Il y a beaucoup d'habileté dans toute cette argumentation, qui respire en même temps une fierté bien légitime. Tout modeste qu'il est, Frédéric sent ce qu'il vaut, et il l'avoue sans fausse humilité. Je ne puis résister au plaisir d'en donner encore une preuve, en citant le passage qui termine cette *Épître:*

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le sein des alarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste et sans grandeur,
Par un père sévère et rigide censeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces moeurs d'Athènes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant,
Et que, sans écouter un orgueil décevant,
Et simple courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que, sachant me borner et rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée,
Et de parler raison en prose cadencée.
Dites que j'ai subi, bravé l'adversité,
Mais que parmi les rois, depuis, on m'a compté;
Attestez hardiment que la philosophie
A dirigé mes pas et réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le système des cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux;
Que, sans haïr Zénon, j'estimais Épicure,
Et pratiquais les lois de la simple nature;
Que je sus distinguer l'homme du souverain;
Que je fus roi sévère et citoyen humain;
Mais, quoiqu' admirateur de César et d'Alcide,
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide.
Lorsque la Parque enfin, lasse de ses fuseaux,
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux,
Que sur ma cendre éteinte aboiera la satire,
Dites que, méprisant tout ce que pourra dire
Un esprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide censeur de ma faible vertu,
Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
J'ai toujours conservé le repos de mon âme,
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger en toute liberté.

Ainsi, en définitive, il reste démontré que, quand on a bien rempli son devoir, on éprouve le besoin et on a le droit de se distraire. Or, les délassements que procurent les lettres valent bien, pour le moins, ceux que tant de gens cherchent dans des plaisirs bruyants et souvent coupables.

On le voit, ces vingt *Épîtres* renferment la quintessence des idées de Frédéric sur les hommes et les choses, et, à quelques exceptions près, elles méritent les éloges des juges les plus difficiles. Nous pouvons donc être d'accord avec l'*Épître à mon Esprit,* et trouver que le Roi a bien fait de s'adonner à la poésie.

Les volumes suivants contiennent aussi un certain nombre d'*Épîtres philosophiques.* Telles sont, t. XII, l'*Épître sur le Hasard,* dont nous reparlerons plus en détail, l'*Épître sur la méchanceté des hommes;* t. XIII, l'*Épître à ma sœur de Brunswic. Qu'il est des plaisirs pour tout âge,* l'*Épître sur le trop et le trop peu. A madame de Morrien;* t. XIV, l'*Épître à mylord Baltimore sur la liberté,* l'*Épître sur la nécessité de remplir le vide de l'âme par l'étude,* etc. Ces titres suffisent pour faire voir le rapport qui existe entre ces poésies et celles que nous avons analysées; il serait donc superflu d'entrer dans de plus amples détails à leur sujet.

Le second volume des Poésies [a] renferme dix *Épîtres familières* [b], qui ont une grande analogie avec celles dons nous avons parlé, sauf qu'elles sont écrites avec plus de laisser-aller, comme leur titre le fait pressentir. Le ton en est plus léger, et il faut convenir que l'absence du bon goût s'y fait souvent remarquer. D'ailleurs ces pièces, qui faisaient partie du troisième volume des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, ne furent pas corrigées par Voltaire [c], et l'on s'en aperçoit sans peine. Les fautes de langue et de versification y sont bien plus nombreuses que dans les *Épîtres philosophiques.* Il est impossible de se dissimuler que la délicatesse n'est pas le trait dominant de l'esprit de Frédéric; un exemple le prouvera. La quatrième *Épître familière* est adressée à madame de Camas; elle est destinée à montrer que les dons de l'esprit et les qualités du coeur valent mieux que la beauté. Rien n'est plus vrai; mais il y a des choses dont on ne parle pas aux intéressés, et dire à une femme âgee qu'elle est aimable, quoique ses charmes soient flétris, c'est une maladresse. L'intention du Roi était bonne, mais il aurait mieux fait de ne pas aborder ce sujet. Il ne connait pas l'art aimable de plaisanter légèrement, et je pense qu'il devait parfois blesser ses meilleurs amis, sans le vouloir. Ce qui sert d'excuse à ce que les *Épîtres familières* ont de trop

---

[a] *Œuvres,* t. XI.

[b] Composées, ainsi que les *Pièces diverses,* dont il est parlé plus bas, de 1734 à 1750.

[c] Voyez l'*Avertissement* du t. X de la nouvelle édition, p. X.

négligé, c'est que l'auteur n'y attachait guère d'importance. Il les composait pour s'amuser, et ne les considérait que comme un jeu ou un exercice.

Il en est de même des *Pièces diverses,* qui suivent les *Épîtres familières.* Elles ouvrent, dans les Œuvres du grand roi, la très-longue série de ces poésies que nous avons désignées plus haut sous le nom général de pièces de circonstance, et qui forment le principal contenu des tomes XII, XIII et XIV de la nouvelle édition. Tout ce qui attire l'attention de Frédéric devient pour lui matière à poésie. Un jour, ce sont des *Stances sur la Tranquillité;* le lendemain, c'est quelque épigramme, ou des vers sur un accès de fièvre, sur une comète, sur un mariage, enfin sur le premier sujet venu. Parmi les ouvrages de ce genre dont se composent les *Pièces diverses,* on en trouve aussi de plus sérieux, tels que le *Discours sur la Fausseté,* ou le morceau intitulé *Aux mânes de Césarion.*[a] Cette dernière poésie respire un sentiment vrai, parce que le Roi éprouvait réellement la douleur qu'il exprimait. Chose singulière, on se le représente comme un railleur impitoyable, et c'est dans les sujets graves, lorsqu'il parle d'amitié, de patrie, de devoir, qu'il montre un talent de bon aloi, tandis que ses poésies badines manquent trop souvent de verve et même de gaîté. Il y a sans doute un peu de déclamation dans les vers composés sur la mort de Keyserlingk, mais c'est une concession au goût de l'époque, et l'on voit bien que le cœur du poëte saigne, quand il s'écrie:

Hélas! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime,
Je reste seul, sans toi, dans ce vaste univers;
Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un seul cœur,
S'entre-communiquaient leurs plaisirs et leurs peines,
Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.

Les passages de ce genre ne sont pas communs dans les *Pièces diverses,* dont la plupart sont, à tout prendre, des productions assez insignifiantes.

Les poésies composées de 1757 à 1774[b] offrent, au contraire, un intérêt très-vif, et renferment plusieurs morceaux remarquables, parmi lesquels il faut noter surtout ceux qui datent de la guerre de sept ans. Le ton de ces derniers est généralement triste, car Frédéric était dévoré de soucis, même dans les meilleurs moments de cette terrible guerre. Il savait combien sa position était critique, et, sans désespérer de lui-même ni de sa fortune, il n'ignorait pas que les chances étaient contre lui. Cependant ces poésies mettent précisément en relief, par le fait de leur existence, tout le ressort qu'il y avait dans cette âme énergique. Quand on pense à l'effroyable responsabilité qui pesait sur le Roi, et qu'on le voit capable de versifier au milieu des péripéties d'une lutte acharnée, où il y allait de

[a] Le baron de Keyserlingk.
[b] *Œuvres,* t. XII, XIII et XIV.

sa couronne, de son existence, de son honneur, alors on apprécie la stoïque fermeté de son caractère, et l'on se demande involontairement s'il existe encore des âmes aussi vigoureusement trempées. Comme histoire intime de l'époque, les poésies composées pendant la guerre de sept ans sont en vérité sans prix; car personne ne pouvait parler des événements avec plus de connaissance de cause, ni les juger à la fois de plus haut et de plus près que Frédéric, et sa sincérité bien connue garantit l'exactitude de ses récits. Aussi est-il impossible de connaître l'histoire de cette guerre sans avoir lu les poésies qui s'y rapportent.

Celles qui leur succèdent dans l'ordre des temps excitent un intérêt vif encore, mais moins saisissant. On y voit le reflet des intrigues diplomatiques qui suivirent la guerre, et Frédéric s'y exprime d'une manière plus franche que flatteuse sur les personnages qui occupaient alors avec lui la scène politique. Son esprit, mûri par l'expérience, apparaît toujours plus dégagé d'illusions; il s'habitue peu à peu à prendre les hommes pour ce qu'ils sont, et les choses pour ce qu'elles valent. Le héros est désabusé de la gloire, parce qu'il a vu à quoi tiennent les plus grands événements; ses voeux se réduisent désormais à vivre doucement, tout en faisant son devoir, et en cultivant les muses et l'amitié. Les poésies qui nous occupent, bien plus substantielles que celles de la jeunesse de l'auteur, sont les interprètes fidèles de la sérénité qui avait remplacé chez lui l'effervescence des passions juvéniles.

La plupart des pièces composées de 1757 à 1762 sont adressées à des personnes que le Roi aimait, telles que les princesses Wilhelmine de Baireuth et Amélie, le marquis d'Argens, ou du moins qu'il estimait particulièrement, comme d'Alembert, M. Mitchell, envoyé anglais, et mylord Marischal. Ces poésies, qui sont presque toutes des *Épîtres* ou des lettres en vers, portent donc bien le caractère de confidences intimes. Frédéric, en effet, s'y plaint de ses malheurs, et on ne se plaint qu'à des amis sûrs. Il y a des moments où l'on sent plus que dans d'autres combien la vie est dure; et, de quelque fermeté qu'on soit doué, on éprouve une amère jouissance à épancher sa douleur dans le sein de ceux qu'on aime. Leur affection console et fortifie; tant qu'on se sent aimé, on n'est pas tout à fait malheureux. Frédéric, qui appréciait si bien les charmes de l'amitié, ouvrait souvent son coeur à ceux qu'il honorait de la sienne, et il savait trouver des accents émus et touchants pour leur dépeindre ses chagrins. Dans son *Épître à ma sœur de Baireuth*, par exemple, il énumère tous les maux que lui cause la haine de ses ennemis, puis il exprime en vers bien sentis les regrets que lui fait éprouver la mort de sa mère:

Ce sombre monument est donc ce qui conserve
Vos restes précieux, mon auguste Minerve!
Je vous devais le jour, je vous devais bien plus;
Votre exemple instruisait à suivre vos vertus.

Malgré l'affreux trépas, je les respecte encore,
Votre tombe est pour moi le lieu saint que j'honore.
Si tout n'est pas détruit, si, sur les sombres bords,
Les soupirs des vivants pénètrent chez les morts,
Si la voix de mon coeur de vous se fait entendre,
Permettez que mes pleurs arrosent votre cendre,
Et qu'emplissant les airs de mes tristes regrets,
Je répande des fleurs au pied de vos cyprès.

Il semble que la poésie, comme la musique, s'adapte mieux aux sentiments douloureux qu'à la joie. Il y a dans les vers que dicte la tristesse un charme qu'on ne trouve pas ailleurs, et qui remue délicieusement une âme sensible. C'est peut-être pour cela que les poésies composées par le Roi pendant la guerre de sept ans sont au nombre de ses meilleures productions. Les succès de ses guerres de Silésie lui avaient inspiré une confiance excessive en son étoile. La campagne de 1756, si brillante dès le début, avait encore enflé son courage, et lui avait fait concevoir les plus hautes espérances. Mais l'année suivante lui montra que *les destins et les flots sont changeants.* Si, à la vérité, il remporta la victoire à Prague, il l'acheta chèrement, et bientôt le désastre de Kolin, les défaites essuyées par ses alliés, et la mort de la Reine-mère, le plongèrent dans une consternation d'autant plus profonde, que la fortune lui avait toujours souri jusqu'alors, et qu'il n'avait pas encore acquis la fermeté qu'on lui vit déployer dans la suite. Ce fut vers l'automne de 1757 que, cédant à une sombre tristesse, il conçut le projet de mettre fin à ses jours. Cette funeste résolution lui inspira deux poésies remarquables, l'*Épître au marquis d'Argens* et l'*Épître chagrine.*

Il s'explique dans celle-ci en termes fort clairs:

Sans que l'amour-propre me flatte,
Je vois sans pâlir les revers
Dont m'atteint la fortune ingrate;
Et, las d'en avoir trop souffert,
L'exemple de plus d'un Socrate
Pour descendre dans les enfers
Me montre des chemins ouverts.

L'*Épître au marquis d'Argens* est plus explicite encore. Elle offre, abstraction faite du fond et de quelques longueurs, plusieurs beaux passages, entre autres le début:

Ami, le sort en est jeté;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté
Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.

D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper dans les mains de la Parque
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;
Et, sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque
Où, sans distinction, le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.

Cependant ce n'est pas à un découragement égoïste que cède Frédéric; mais il se croit dans l'impossibilité de sauver sa patrie:

Devoirs jadis sacrés, désormais superflus!
Défenseur de l'État, mon bras ne peut donc plus
Venger son nom, venger sa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus!
Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus;
Par le nombre, par la puissance
Accablés, à demi vaincus,
Nous perdons jusqu'à l'espérance
De relever jamais nos temples abattus.

On remarquera la beauté du rhythme de ces vers, dont le mouvement, sinon la pensée, rappelle les admirables choeurs d'*Athalie*. Heureusement les victoires de Rossbach et de Leuthen vinrent, non pas rétablir les affaires de la Prusse, mais rendre au héros son courage prêt à l'abandonner. La vigueur native de son âme reparaît dès qu'un rayon d'espérance luit à ses yeux, et à peine a-t-il battu les Français, qu'il se moque d'eux dans sa petite pièce du *Congé de l'armée des cercles et des tonneliers* [a]), écrite le lendemain de l'affaire de Rossbach. Toutefois les revers de l'année 1757 laisserent dans les idées du Roi une trace ineffaçable. Il commença dès lors à considérer le monde comme une comédie dont les péripéties sont amenées par le hasard, c'est-à-dire par un enchainement de causes secondes que l'homme est impuissant à pénétrer. Ici j'avoue ne pas bien comprendre la pensée de Frédéric, et je ne suis pas sûr qu'il s'entende parfaitement lui-même; car enfin ces causes secondes sont mises en jeu par une cause première, et cette cause première, quelle est-elle? Voilà sur quoi il ne s'explique pas. Il lui arrive, comme à bien des gens, d'employer un mot sans y attacher une idée précise. Quoi qu'il en soit, il a traité ce sujet *ex professo* dans l'*Épître sur le Hasard, A ma sœur Amélie*, composée probablement quelques jours avant Rossbach. Je ne vois pas, dans les ouvrages des années suivantes, que le Roi ait changé d'avis depuis ce temps.

---

a) On appelait, dit Frédéric dans une note, les Français *tonneliers*, parce qu'ils avaient avec eux les troupes des *cercles* (de l'Empire).

Quant aux idées de suicide, les événements des mois de novembre et de décembre y firent diversion, mais sans les chasser complétement, car nous les voyons reparaître à la fin de 1761. La campagne avait été malheureuse, malgré l'habileté et la bravoure que les Prussiens avaient déployées contre des ennemis trop supérieurs en nombre. L'armée du Roi était dans un état déplorable. „La plupart des pro„vinces, dit-il dans son *Histoire de la guerre de sept ans*, étaient envahies ou abî„mées; on ne savait plus d'où tirer les recrues, d'où prendre les chevaux et les four„nitures, où trouver les subsistances, ni comment faire arriver en sûreté les muni„tions de guerre à l'armée.“ Frédéric croyait donc tout perdu, et, bien décidé à ne pas être témoin de la ruine de sa patrie, il donna de nouveau accès à l'idée de sortir de ce monde, comme on le voit par la pièce du *Stoïcien*, du 15 novembre, par le *Discours de l'empereur Othon à ses amis, après la perte de la bataille de Bédriac*, et par le *Discours de Caton d'Utique à ses fils et à ses amis, avant de se tuer;* ces deux dernières poésies sont du mois de décembre 1761. Cependant, cette fois encore, il ne tarda pas à reprendre courage. Dès que la mort de l'impératrice Élisabeth de Russie lui permit de respirer, il oublia ses sinistres projets, et se livra à des espérances que l'événement vint bientôt justifier.

On serait tenté de croire que l'expression de ces idées de suicide n'était qu'une manière de parler, et qu'un homme tel que Frédéric n'a jamais pu se laisser aller à une si regrettable faiblesse. Mais il faut se rappeler que, s'il ne disait pas toujours tout ce qu'il pensait, il ne feignait du moins jamais ce qu'il ne sentait pas. Puisqu'il déclare qu'il pense à se tuer, il y pense en effet. D'ailleurs il s'explique trop clairement là-dessus dans sa correspondance intime, surtout avec d'Argens, à qui il ouvrait son cœur sans réserve, pour que le doute reste possible. C'est donc un fait positif qu'il a sérieusement eu, à deux reprises différentes, l'intention de s'ôter la vie. Cela prouve qu'aucun homme n'est exempt de faiblesses, et que les plus fermes courages ont aussi leurs défaillances.

Parmi les poésies qui furent inspirées au Roi par des circonstances douloureuses, il en est une entre autres qui mérite de nous arrêter un instant. C'est l'*Épître à mylord Marischal sur la mort de son frère,* le maréchal Keith, tué à Hochkirch, le 14 octobre 1758. Le même jour, Frédéric avait perdu sa sœur chérie, la margrave de Baireuth. L'*Épître* qu'il écrivit à mylord Marischal, en décembre, rouvrit la plaie encore saignante. Il ne peut s'empêcher de gémir sur son propre malheur, si semblable à celui de son ami. Il veut le consoler, et ne trouve que des pleurs. Sa plainte est simple et touchante:

Pour toujours, chère sœur, je vous ai donc perdue!
Le bras d'un Dieu cruel, sur ma tête étendu,
Par des coups redoublés à me perdre occupé,
Au plus sensible endroit à la fin m'a frappé.

Avec mille regrets, ô mânes que j'adore!
Je rappelle les jours de ma première aurore,
Où, sitôt que mon coeur a paru s'animer,
Mes premiers sentiments furent de vous aimer
De l'amour des vertus l'heureuse sympathie
Forma notre union par l'estime nourrie,
Et bientôt la raison développée en nous
Consacra pour jamais des sentiments si doux.
. . . .
Nous n'avions entre nous ni secret ni mystère,
Et la soeur ne faisait qu'une âme avec le frère.
Dès lors, combien de fois, sensible à mes douleurs,
Ses généreuses mains ont essuyé mes pleurs!
. . . .
Depuis, dans les dangers d'un plus terrible orage,
Son héroïque exemple affermit mon courage.
Combien de fois enfin, facile à m'égarer,
Du piége où je tombais elle sut me tirer!
Le vice à son aspect n'osait jamais paraître,
De mes sens mutinés elle m'a rendu maître,
C'était par la vertu qu'on plaisait à ses yeux.
Une aussi sage amie est un bienfait des cieux.

Ces derniers mots rappellent le fameux vers de l'*Œdipe* de Voltaire:

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

De pareilles réminiscences, plus ou moins involontaires, sont très-fréquentes dans les OEuvres du Roi, qui imite ou reproduit souvent des passages entiers de ses auteurs favoris. Mais le sentiment qui éclate dans ces vers, et qui les rend si pathétiques, n'est certainement emprunté de personne.

Cependant, au milieu même de ses occupations ou de ses chagrins, Frédéric trouvait le temps de parler de choses moins tristes. Comme nous l'avons dit à l'occasion des *Poésies diverses*, il écrivait sur tout et à tout propos. Ainsi, parmi les poésies écrites depuis 1756, on trouve des vers à Voltaire sur la paix; au marquis d'Argens sur un livre qu'il envoie à son royal ami, ou sur quelque incident de la guerre; à mademoiselle de Knesebeck sur le saut qu'elle fit de son carrosse; au lecteur de Catt sur l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury. Le Roi versifie des compliments, des billets d'invitation, des épitaphes, des descriptions de voyages ou de fêtes. Non content d'écrire pour son compte, il va jusqu'à prêter des vers aux autres; tels sont, par exemple, ceux qu'il adressa à la fiancée de M. de Catt, au nom de celui-ci. Il serait impossible de parler en détail de toutes ces pièces, et je ne les cite que pour montrer quelle était l'activité de Frédéric, et combien son esprit était ouvert à toutes les impressions.

Le nombre de ses ouvrages poétiques s'élève à plus de deux cent soixante. Leur longueur varie beaucoup, car les uns sont des poëmes en plusieurs chants, tandis que d'autres sont excessivement courts. D'après un calcul approximatif, Fré-

déric doit avoir composé plus de cinquante mille vers, sans compter ceux qu'il a insérés dans sa volumineuse correspondance. Telle de ses lettres renferme au delà de cent vers; il y en a même quelques-unes dans lesquelles l'élément poétique prédomine assez pour qu'il ait cru devoir les admettre dans les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci,* sous le titre de *Lettres en vers et prose.* [a] Elles sont au nombre de onze, et adressées, la première à Jordan, les dix autres à Voltaire. Frédéric les écrivit toutes de 1743 à 1750, c'est-à-dire dans le temps le plus heureux de sa vie. Il jouissait de la gloire qu'il avait acquise dans ses guerres de Silésie, et aucune inquiétude ne troublait ses loisirs. Aussi le ton de ces pièces réfléchit la sérénité de son âme, et le fond en est éminemment littéraire. Le Roi y parle de ses études, de ses lectures, de ses ouvrages; peu de politique, ou, pour mieux dire, point du tout. En un mot, c'est l'homme de lettres, et non le monarque, qui s'y révèle. Par ces raisons, les *Lettres en vers et prose* se lisent avec plaisir; c'est un moment de repos dans une vie agitée, un coin de ciel bleu pendant un orage.

Les *Mélanges littéraires* se composent d'une trentaine d'ouvrages en prose, plus ou moins longs, et d'un caractère essentiellement satirique. Frédéric les fit, soit pour tourner ses ennemis en ridicule, soit tout simplement pour se distraire de ses chagrins ou pour s'amuser. Ils sont, pour la plupart, plutôt mordants que gais, et le tour d'esprit particulier à l'auteur s'y manifeste d'une manière frappante. Il aime, entre autres, à se moquer de l'emphase qui dépare souvent les discours de la chaire, et à parodier ces phrases ronflantes dont les grands sermonnaires français n'ont pas toujours su éviter le retour monotone. L'oraison funèbre a tout particulièrement le don d'exciter sa verve ironique, et il faut avouer qu'il n'a pas absolument tort, car il y a bien du clinquant même dans les meilleurs panégyriques. Après la perte de la bataille de Hochkirch et la mort de la margrave de Baireuth, Frédéric chercha des consolations dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet, de Fléchier, etc. [b] Peu de temps après, il composa le *Sermon sur le jour du jugement,* et le *Panégyrique de Matthieu Reinhart.* Comment en était-il venu à ridiculiser des écrits auxquels il avait demandé le soulagement de ses peines? Voici, à ce que j'imagine, ce qui s'était passé en lui. Il ne rencontra pas ce qu'il espérait, parce qu'il aurait fallu, pour cela, qu'il eût l'esprit fait autrement. Frappé alors de ce qu'il y a de déclamatoire et de factice dans les ouvrages de ce genre, il pensa qu'il ne devait pas être difficile de les imiter, et il s'amusa à écrire dans le style du sermon. Il faut remarquer qu'il avait, comme Shakespeare, à un très-haut degré, le talent

---

[a] *Œuvres.* t. XI.
[b] *Œuvres,* t. XV, p. X.

de découvrir dans les choses les plus sérieuses l'élément comique qui peut s'y trouver, qui s'y trouve même presque toujours. Qu'on ajoute à cela sa passion pour l'art d'écrire et son incessant besoin de s'y exercer de manière ou d'autre, et l'on comprendra comment ses sermons et autres discours analogues ont vu le jour.

Si l'on ne savait pas dans quel esprit le *Sermon sur le jour du jugement* a été composé, on pourrait s'y tromper, car il est plein de gravité et de force. Seulement on remarque dans la structure des phrases une certaine exagération, quelque chose de tendu, de solennel, qu'on n'est pas accoutumé à voir dans le style de Frédéric. Ses périodes sont trop symétriquement arrondies; et c'est par là qu'il se trahit. Du reste il avait lu avec soin et avec profit les modèles dont il se moquait tout en les imitant. Un exemple suffit pour le prouver: „Jamais objets plus „importants n'ont été traités dans cette chaire. Il est un jour où toutes les actions „des hommes seront découvertes; il est un jour où toutes les actions des hommes „seront jugées; il est un jour où l'homme, de quelque qualité qu'il soit, quelque „rang qu'il ait tenu dans le monde, sera dépouillé de tous ces dehors imposants, „où le crédit de ses amis, l'appui de sa puissance, la considération de sa haute „fortune, le prestige et l'illusion d'une voix éloquente, où rien ne pourra le soustraire „à la main toute-puissante de son Créateur et de son législateur; où les peines et „les récompenses seront distribuées, non selon un caprice bizarre, non selon la fa„veur aveugle, mais selon les actions bonnes ou mauvaises; où la vertu malheureuse „et persécutée dans le monde sera récompensée; où le vice triomphant et insultant „l'innocence dans sa vaine prospérité sera puni à son tour, et éprouvera les justes „châtiments de ses crimes.“

A la rigueur, malgré cette emphase qui sent un peu la charge, ce discours pourrait, quant à son contenu du moins, être avoué par un orateur chrétien, car il ne renferme rien qui ne soit conforme à l'esprit de l'Évangile.

On ne peut pas en dire autant du *Panégyrique du sieur Jacques-Matthieu Reinhart, maître cordonnier, prononcé le treizième mois de l'an 2899, dans la ville de l'Imagination, par Pierre Mortier, diacre de la cathédrale. Avec permission de Monseigneur l'archevêque de Bonsens.* L'intention, ici, est évidente, et le titre seul fait déjà pressentir le contenu de cette oraison funèbre, qui est composée avec toute la symétrie des discours de ce genre. Dans la première partie, l'auteur envisage dans Reinhart l'artisan; dans la seconde le père de famille, le citoyen et le chrétien. L'ouvrage est spirituellement écrit, mais je ne comprends pas comment M. de Catt pouvait dire, dans une lettre à Frédéric, qu'il en avait été attendri, à moins que ce ne fût une flatterie. Quant à moi, il ne me touche ni ne m'amuse. Je n'aime pas la parodie, quelque bien faite qu'elle puisse être, et le *Panégyrique de Matthieu Reinhart* n'est pas autre chose.

Les mêmes observations sont applicables aux deux *Rêves*, au *Bref de S. S.*

le pape à M. le maréchal Daun, au *Mandement de Monseigneur l'évêque d'Aix contre les ouvrages du marquis d'Argens*, à la *Lettre du pape Clément XIV au mufti Osman Mola*, et au *Commentaire sacré* sur *Barbe-bleue*. La plaisanterie y est généralement forcée, et passe souvent les bornes de la convenance. Quelquefois même, en attaquant les ministres de la religion, Frédéric atteint, involontairement sans doute, un but plus élevé que celui auquel il vise. Ces parodies sont donc bien inférieures aux écrits qu'on pourrait appeler *polémiques*. Dans ces derniers, la raillerie est mordante, mais il n'y a pas d'inconvénient à cela, et, ce qui vaut mieux, le style est souvent grave ou véhément. Nous citerons, parmi ces ouvrages, la *Lettre d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris*, dirigée contre Voltaire, à l'occasion de la conduite qu'il tint dans la querelle de König avec Maupertuis. Cet opuscule respire l'indignation que l'injustice fait éprouver à tout honnête homme. Nous n'avons pas à décider ici lequel, de König ou de Maupertuis, avait raison au fond. Mais Voltaire avait pris parti contre ce dernier avec une acrimonie qui révolta le Roi. Le ton de la *Lettre d'un académicien* est vif, sans cesser d'être digne, et Voltaire fut, dit-on, fort sensible aux traits piquants dont elle est semée.

La *Lettre du cardinal de Richelieu au roi de Prusse* (1756) est destinée à montrer aux Français que leur véritable intérêt était de se séparer de l'Autriche et de s'allier avec la Prusse. On sait combien l'événement donna raison au grand politique que Frédéric fait si bien parler du fond de sa tombe. Cette *Lettre* est digne de lui par l'élévation et la profondeur des vues, ainsi que par la clarté, la noblesse et la force de l'expression.

Une des pièces les plus importantes de ce recueil, c'est sans contredit la *Lettre au maréchal de Belle-Isle, à l'occasion de la sienne, du 23 juillet 1759, au maréchal de Contades*. M. de Belle-Isle avait donné au maréchal de Contades l'ordre de renouveler, dans l'électorat de Hanovre, les horreurs du Palatinat, qui ont imprimé à la mémoire de Louvois une tache ineffaçable. Frédéric s'élève avec force contre cette inutile barbarie, et l'art avec lequel il mêle l'ironie aux accents de l'indignation rappelle les plus belles pages des *Provinciales*. Ici, il est bien sur son terrain, car il parle au nom de l'humanité, sa vertu favorite, dont il ne s'est jamais départi. Il s'exprime donc avec autorité, et c'est de fort haut qu'il rappelle à son adversaire qu'on a des devoirs à remplir même envers ses ennemis.

La *Lettre d'un Suisse à un noble vénitien*, et celle *d'un Suisse à un Génois*, furent composées dans le but de dévoiler la politique des cours qui faisaient la guerre à Frédéric. Ces pièces, qui datent de 1759 ou de 1760, sont courtes, mais pleines de sens et de vigueur.

Les *Lettres au public* (1753) sont plus gaies. On ne sait pas bien dans quel but elles furent écrites; il semble que Frédéric, instruit des machinations qui

se tramaient déjà contre lui, ait voulu prévenir l'opinion en sa faveur. Mais son intention n'est pas suffisamment claire, et, à l'époque où l'ouvrage parut, on faisait à ce sujet les suppositions les plus diverses.

Le Roi écrivit encore un assez grand nombre de pièces satiriques, telles que la *Lettre de la marquise de Pompadour à la reine de Hongrie,* la *Lettre d'un secrétaire du comte Kaunitz à un secrétaire du comte Cobenzl,* la *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine en Europe,* etc., etc. Il ne dédaignait même pas, dans des moments de gaîté, de faire des pamphlets contre de simples particuliers, comme, par exemple, l'*Éloge de la paresse* (1768), contre le marquis d'Argens, le *Portrait de M. de Voltaire,* reproduction d'un ouvrage fait en France, le *Congé expédié au baron de Pöllnitz, à sa retraite de Berlin,* et l'*Élégie de la ville de Berlin, adressée au baron de Pöllnitz.* En un mot, on retrouve dans ces opuscules satiriques la même variété, la même activité d'esprit que partout. Plusieurs de ces pièces ont perdu leur à-propos; quelques-unes même renferment des traits inintelligibles pour nous. C'est ainsi qu'on ne peut plus lire Molière, ni Boileau, sans commentaire, tandis que les ouvrages qui ont pour sujet les grands faits de la nature, les événements graves, les belles actions ou l'âme humaine, l'idéal enfin, restent toujours dans le domaine public, et passent avec toute leur valeur à la postérité la plus reculée.

Les écrits que je viens d'énumérer forment, avec quelques autres pièces du même genre, mais de moindre importance, le contenu du sixième et dernier volume des *Œuvres poétiques.* Je n'ai parlé avec quelque détail que des ouvrages propres à jeter du jour, soit sur le genre de talent de l'auteur, soit sur le caractère de l'homme.

Ici surgit tout naturellement une question par l'examen de laquelle nous terminerons ce travail. Quelle opinion les Poésies du Roi nous donnent-elles de son talent et de lui-même? Et d'abord est-il vraiment poëte? Si l'on ne donne ce nom qu'aux hommes qui réunissent toutes les qualités par lesquelles on peut le mériter, l'imagination brillante, la profondeur et la délicatesse du sentiment, le goût, la grâce, l'expression enfin, il est impossible de dire que Frédéric soit un poëte complet. Effectivement il a de l'imagination, mais elle n'est pas toujours réglée par un goût pur et fin; il a du sentiment, mais la douceur et la tendresse lui manquent. Son idéal poétique est trop près de terre. Cependant il trouve souvent des paroles élevées, énergiques, touchantes même, et, tout rebelle qu'est l'instrument dont il se sert, il y a dans ses Œuvres bien des endroits où la critique n'a rien à reprendre. L'incontestable facilité avec laquelle il compose, et le besoin qu'il éprouve sans cesse de *plier,* comme dit André Chénier, *ses accents aux douces lois des vers,* doivent aussi être pris en considération. On ne saurait donc sans injustice, surtout si l'on se rappelle qu'il n'est pas Français, lui refuser parmi les poëtes un rang honorable encore, et une assez belle place. Mais si Frédéric a, comme écrivain, des

égaux et même des supérieurs, comme homme il n'en a pas. Les défauts de sa poésie tiennent à la nature de son esprit, à son éducation, à la langue dont il se sert, tandis que tout ce qu'elle renferme de beau vient de son noble coeur et de sa raison supérieure. Nous retrouvons toujours en lui le monarque juste et humain, le sage et libre penseur, l'homme laborieux, modeste, sensible, disposé à pardonner, fidèle à ses amis et à sa parole; surtout il pratique la religion du devoir et l'abnégation autant qu'il est possible de le faire. Voici ce qu'il écrit à Voltaire quelques jours après être devenu roi:

Désormais mon peuple que j'aime
Est l'unique dieu que je sers;
Adieu les vers et les concerts,
Tous les plaisirs, Voltaire même;
Mon devoir est mon dieu suprême.

Et ce ne sont pas là de vaines paroles, ce n'est pas un de ces engagements pris dans un moment d'enthousiasme, et qu'emporte le premier souffle de vent; car longtemps après, au moment où tout paraît s'écrouler autour de lui, il a toujours son devoir devant les yeux, et s'écrie:

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi. [a]

C'est principalement par cet énergique, ce constant amour du devoir que Frédéric occupe dans l'histoire une place à part, et c'est aussi pour cette raison qu'on doit chercher à le connaître afin de l'imiter. En effet, celui-là seul est digne du nom d'homme, qui obéit avec une mâle et inébranlable résolution aux ordres d'une conscience éclairée. En agissant ainsi, non-seulement on fait son propre bonheur, mais on se rend utile à toute la famille humaine. Ni l'intelligence ni le savoir ne peuvent empêcher les sociétés de tomber en décadence; la force morale a seule ce pouvoir. Aujourd'hui donc que l'on se plaint du dépérissement de cette vertu, il faut que chacun s'efforce de la raviver en soi par l'étude d'un des caractères les plus droits et les plus fermes que l'humanité s'honore d'avoir produits.

---

[a] *Œuvres*, t. XIV, p. 116 in-8.

C. de la Harpe.

Schulnachrichten

von Michaelis 1851 bis Michaelis 1852.

A. Allgemeine Lehrverfassung des Gymnasiums.

Ober-Prima.

Ordinarius Professor Yrem.

Lateinisch. Im Winter: Cic. de offic. I. u. II.; im Sommer: Cic. de orat. I.; in beiden Cursen: Tac. Annal. II. 52—IV., zusammen 3 St. Häusliche Aufsätze und Extemporalien 2 St. Andere Stilübungen verbunden mit Uebersetzen von Plato's Apologia und Isocrates Panegyricus. 2 St. Prof. Zumpt. — In beiden Halbjahren: Satiren und Briefe des Horaz mit Auswahl; privatim Wiederholung des dritten Buches der Oden und der früher gelernten Gedichte. 2 St. Prof. Bresemer.

Griechisch. Sophocles Antigone im W., Ajax im S. und mehrere Bücher der Ilias. 3 St. Der Director. Thukydides III., 26 — V, 26, mit Einschluß der Reden. 3 St. Prof. Yrem.

Hebräisch. In beiden Halbjahren: Psalm 50—72, Jesaias C. 1—12 und Jonas. Uebungen im mündlichen Uebersetzen aus dem Deutschen in das Hebräische. Als häusliche Arbeiten Commentare über Psalmen (vereinigt mit Unter-Prima). 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Französisch. Lectüre: im Winter: Voyage autour de ma chambre, von X. de Maistre; im Sommer: Le Lépreux de la Cité d'Aoste, von demselben. Exercitien, Extemporalien; Recitationen. 2 St. Prof. de la Harpe.

Deutsch. Deutsche National-Literatur von 1720 — 1794. Beurtheilung der deutschen Aufsätze. Uebungen im mündlichen Vortrage. 3 St. Prof. Yrem.

Religion. Lectüre Paulinischer Briefe. Uebersicht der christlichen Lehre. 2 St. Der Director.

Geschichte. Das Mittelalter. 3 St. Dr. Foß.

Mathematik. Im Winter: Analytische Geometrie. 2 St. Mathematische Uebungen und Wiederholung der früheren Pensa. 2 St. Im Sommer: Combinationslehre und Wahrscheinlichkeitsrechnung. 2 St. Mathematische Uebungen und Wiederholung der früheren Pensa. 2 St. Prof. Schellbach.

Physik. Im Winter: Elemente der Astronomie. 2 St. Im Sommer: Akustik und Optik. 2 St. Prof. Schellbach.

Philosophische Propädeutik. Logik nach Trendelenburg's Leitfaden. 1 St. Prof. Yrem.

Zeichnen. Freies Handzeichnen nach Antiken und den besten Vorlegeblättern. Freiwillig theilnehmende Schüler aus Prima, Secunda und Tertia sind dazu vereinigt. 4 St. Maler F. Bellermann.

Unter-Prima.

Ordinarius Professor Zumpt.

Lateinisch. Cic. in Verr. lib. I. u. IV. u. Tacitus Agricola und Germania. 3 St. Aufsätze sowohl zu Hause als in der Klasse, und Extemporalien 2 St. Andere Stilübungen verbunden mit Uebersetzen von Xenophon's Agesilaus und Lysias in Eratosthenem. 2 St. Prof. Zumpt. — In beiden Halbjahren; Horat. Carm. lib. III., 7 bis zu Ende, dann lib. IV. u. I. Einzelne Oden wurden auswendig gelernt. 2 St. Prof. Bresemer.

Griechisch. Im Winter: Demosth. de Pace, Phil. II., de Cherroneso, Philipp. III., Olynth, I. II. 3 St. Grammatische Uebungen. 1 St. Prof. Jrem. Homer's Ilias, Buch 1—12. 2. St. Prof. Zumpt.

Hebräisch. Mit Ober-Prima vereinigt.

Französisch. Lectüre: im Winter: Horace, von Corneille. Im Sommer: M. Musard und Le Conteur, von Picard. Exercitien, Extemporalien und Redeübungen. 2 St. wöchentlich. Prof. de la Harpe.

Deutsch. Geschichte der deutschen National-Litteratur von Ulphilas bis Haller. Beurtheilung der deutschen Aufsätze. Uebungen im mündlichen Vortrage. 3 St. Prof. Jrem.

Religion. In beiden Halbjahren: Die Geschichte der christlichen Kirche vom apostolischen Zeitalter bis zum Augsburger Religionsfrieden im Jahre 1555. 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Geschichte. Das Mittelalter. 2 St. Dr. Foß.

Mathematik. Im Winter: Sphärische Trigonometrie. 2 St. Theorie der Reihen. 2 St. Im Sommer: Stereometrie. 2 St. Die Theorie der Gleichungen. 2 St. Prof. Schellbach.

Physik. Im Winter: Mechanik. 2 St. Magnetismus und Electricität. 2 St. Professor Schellbach.

Zeichnen. S. Ober-Prima.

Ober-Secunda.

Ordinarius Professor Bresemer.

Lateinisch. In beiden Halbjahren: Ciceronis orat. pro Sex. Roscio Amerino und Titi Livi lib. XXII., daneben Wiederholung des 21. Buches als Privat-Lectüre. Wiederholung der lat. Syntax, Exercitien und Extemporalien; Uebungen im mündlichen Uebersetzen aus dem Deutschen nach Zumpt's Aufgaben; für die Lectüre 4 St., für die grammatischen und stilistischen Uebungen 3 St. Zusammen 7 St. Prof. Bresemer. Virgil. Eclog. u. Georgic. mit Auswahl; 2 St. Prof. Drogan.

Griechisch. In beiden Halbjahren: Homeri Odyss. lib. I—VI; Herodoti hist. lib. II. mit Auswahl. 4 St. Wiederholung der Grammatik, Einübung der Lehre vom Gebrauche der Casus, Präpositionen, Genera Verbi in Exercitien und Extemporalien 2 St. Zus 6 St. Bresemer.

Hebräisch. In beiden Halbjahren: Die Genesis nebst Wiederholung der unregelmäßigen Zeitwörter und schriftlichen und mündlichen Uebersetzungen aus dem Deutschen in das Hebräische 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Französisch. Im Winter: Phedre, im Sommer: Andromaque von Racine. Uebungen im mündlichen und schriftlichen Gebrauche der Sprache 2 St. Dr. Strack.

Deutsch. Aufsätze. Vorträge, die Caesar de bello Gallico und dem Nibelungenliede entnommen waren und Declamationen 2 St. Dr. Foß.

Religion. Im Winter: Einleitung in sämmtliche Schriften des A. T. und der apokryphischen Bücher. Im Sommer: Einleitung in die N. T. Schriften 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Geschichte. Die römische Geschichte von der Gründung der Stadt bis auf Kaiser Diocletian. Repetition der 7 ersten Tabellen (bis 1517). Gezeichnet wurden Charten von Italien, der Hämus-Halbinsel, dem Carpatenlande und von Rußland, und daran die geographischen Repetitionen geknüpft. 3 St. Dr. Foß.

Mathematik. In beiden Halbjahren: Ebene Trigonometrie 2 St. Die Gleichungen der ersten beiden Grade mit einer und mehreren Unbekannten, die arithmetischen und geometrischen Reihen und die Lehre von den Logarithmen. 2 St.

Physik. Im Winter: Die Elemente der anorganischen Chemie. 2 St. Im Sommer: Die allgemeine Physik. 2 St.

Zeichnen. Wie in Ober-Prima.

Unter-Secunda.

Ordinarius: Professor Drogan.

Lateinisch. Lectüre: 1) Virgils Aen. VI. 820. bis IX. 3 St. 2) Livius II. c. 54. bis IV. c. 25. 4 St. — Grammatik: Uebersicht der Satzarten. Exercitien und Extemporalien. 3 St. Zusammen 10 St. Prof. Drogan.

Griechisch. Lectüre: 1) Homer Odyss. VIII. 295. bis XI. 2 St. 2) Arrian Exp. Alex. II. c. 17. bis IV. c. 17. 2 St. Grammatik: Wiederholung des etymologischen Theiles, besonders der verba anomala mündlich und in schriftlichen Extemporalien. Exercitien. 2 St. Zusammen 6 St. Prof. Drogan.

Deutsch. Aufsätze über vorher besprochene Themata. Uebersicht der epischen und lyrischen Poesie. Uebungen im Declamiren und freien Vortrage. 2 St. Dr. Badstübner.

Hebräisch. Jedes Halbjahr ein vollständiger grammatischer Cursus, schriftliche und mündliche Uebungen aus dem Deutschen in das Hebräische und Auswendiglernen der Vocabeln zu jeder Stunde. 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Französisch. Uebersetzung verschiedener Abschnitte aus Ideler's und Nolte's Handbuch, Thl. III. Repetition der unregelmäßigen Verba und Einübung der wichtigsten syntaktischen Regeln. Extemporalien und Declamationsübungen. 2 St. Dr. Strack.

Religion. Im Winter: die Apostelgeschichte im Urtext übersetzt und erklärt. Im Sommer: das Evangelium des Johannes. Zu jeder Stunde wurden ausgewählte geistliche Lieder auswendig gelernt. 2 St. Prof. Dr. Uhlemann.

Geschichte. Römische Geschichte von der Gründung der Stadt bis auf Diocletian. Repetition der Geschichtstabellen bis 1254. Angefertigt wurden in den Ferien Charten von England, Italien, der Hämushalbinsel, von Ungarn und Rußland und bei der Zurückgabe das in den mittleren Klassen Durchgenommene repetirt. 3 St. Dr. Foß.

Mathematik. Potenzen, Wurzeln, Logarithmen, Gleichungen des ersten und zweiten Grades. 3 St. Die Lehre von der Aehnlichkeit. Kreismessung. Geometrische Aufgaben. 2 St. Zusammen 5 St. Dr. Luchterhandt.

Zeichnen. S. Ober-Prima.

Ober-Tertia.

Coet. I. Ordinarius Oberlehrer Böhm.

Lateinisch. Caesar de bello civili II., III. u. I. 4 St. Ranke's Chrestomathie. 2 St. Einzelne Stücke daraus wurden auswendig gelernt. Lateinische Syntax nach Zumpt. Cap. 77—83. Repetition der Casuslehre, Exercitien und Extemporalien. Benutzt wurden dabei die Aufgaben zur Einübung der lateinischen Grammatik von Otto Schulz. 4 St. Zusammen 10 St. Oberlehrer Böhm.

Griechisch. Xenoph. Anab. lib. I., II. u. III. 3. 4 St. In der Grammatik wurden die Verba auf μι und anomala gelernt. Wiederholung des früheren Pensums. 2 St. Zusammen 6 St. Oberlehrer Böhm.

Französisch. Cursorische Lectüre des Charles XII. von Voltaire. B. 4. zu Ende und B. 5. Einübung der wichtigsten syntaktischen Regeln durch Exercitien und Extemporalien, mit Zugrundelegung der Herrmann'schen Grammatik 2 St. Prof. Walter.

Deutsch. Uebungen im Deklamiren und im freien Vortrage und Censur der nach vorher besprochenen Thematen angefertigten Aufsätze. Außerdem wurde im Winter Schillers Braut von Messina, im Sommer Wallensteins Tod gelesen und erläutert. 2 St. Prof. Walter.

Religion. Erklärung der beiden ersten Hauptstücke nach Luthers Katechismus, verbunden mit Lesen in der Schrift; die Hauptstellen des Gelesenen und mehrere Kirchenlieder wurden auswendig gelernt. 2 St. Oberlehrer Böhm.

Geschichte. Im Winter: Geschichte der Römer; im Sommer: Geschichte des Mittelalters, mit Zugrundelegung des Grundrisses der Weltgeschichte von Dielitz. 2 St. Prof. Walter.

Geographie. Europa nach physischen und politischen Verhältnissen in einem jährigen Cursus, verbunden mit Uebungen im Darstellen der Länderräume sowohl an der Tafel, als auf dem Papier. 2 St. Prof. Walter.

Mathematik Gleichungen des ersten Grades mit einer und mehreren Unbekannten. Ausziehung der Kubikwurzel. 2 St. Die Kreislehre und leichte geometrische Aufgaben. 2 St. Zusammen 4 St. Dr. Luchterhandt.

Zeichnen. S. Ober-Prima.

Coet. II. Ordinarius Oberlehrer Dr. Geisler.

Lateinisch. Caesar de bello civili lib. I. 4 St. Ranke's Chrestomathie. Die gelesenen Stücke wurden auswendig gelernt. 2 St. Lateinische Syntax nach Zumpt: vom Gebrauche der Tempora und Modi. Wiederholung der Casuslehre. Mündliche Uebersetzungen aus Otto Schulz's Aufgaben. Exercitien und Extemporalien. 4 St. Zusammen 10 Stunden. Oberlehrer Dr. Geisler.

Griechisch. Xenophon's Anabasis Buch III. 3 St. Einübung der Verba auf μι und der Anomala. Wiederholung des früheren Pensums. Extemporalien und Exercitien. 3 St. Zusammen 6 St. Oberlehrer Dr. Geisler.

Französisch. Cursorische Lectüre des Carles XII., Buch I. und Anfang des B. II. Exercitien über die wichtigsten Regeln der Syntax, nach Anleitung der Herrmann'schen Grammatik, und Extemporalien. 2 St. Professor Walter.

Deutsch. Ausarbeitungen über vorher besprochene Themata und Uebungen im Declamiren und im mündlichen freien Vortrage. Erklärung des Gedichtes „der Spaziergang" von Schiller. 2 St. Oberlehrer Dr. Geisler.

Religion. Apostelgeschichte 1—20 in den Stunden gelesen und erklärt; dazu wurden einzelne Sprüche und Lieder gelernt. 2 St. Lehrer Kawerau.

Geschichte. Geschichte des Mittelalters bis auf die Reformation. Wiederholung der Geschichte des Alterthums. 2 St. Professor Walter.

Geographie. Europa nach physischen und politischen Verhältnissen, in einem jährigen Cursus. Regelmäßige Uebungen im Zeichnen an der Tafel, wie auf dem Papier gingen dem Vortrag zur Seite. 2 St. Professor Walter.

Mathematik. a) Arithmetik: Ausziehung der Kubikwurzel und Gleichungen des ersten Grades mit einer und mehreren unbekannten Größen. 2 St. — b) Geometrie: Kreislehre und leichtere geometrische Aufgaben. 2 St. Zusammen 4 St. Oberlehrer Dr. Luchterhandt.

Zeichnen. S. Ober-Prima.

Unter-Tertia.

Coet. I. Ordinarius Oberlehrer Rehbein.

Lateinisch. **Caesar de bello Gallico lib. 5, 6, und 7 bis Cap. 50. mündlich und schriftlich übersetzt; wöchentlich 3 St. — Aus lib. 6. wurden Cap. 13—21 übersetzt und auswendig gelernt. 1 St. — Einübung der Casuslehre nach Zumpt's Grammatik Cap. 69—76. in mündlichen Uebungen, Exercitien und Extemporalien. Wiederholung der unregelmäßigen Verba nach Zumpt's**

Grammatik; mündliche und schriftliche Uebungen aus den Aufgaben zur Einübung der lat. Grammatik von Otto Schulz. Zusammen 10 Stunden. Oberlehrer Rehbein.

Griechisch. Wiederholung des Pensums von Quarta. 1 St. — Einübung des regelmäßigen Verbums nach Buttmann's Grammatik in mündlichen Uebungen, Exercitien und Extemporalien. 2. St. — Aus dem Elementarbuche von Jacobs wurde gelesen und schriftlich übersetzt: 1) Naturgeschichte, 2) Mythologie von Seite 94—130. Zusammen 6 Stunden. Oberlehrer Rehbein.

Französisch. Repetition der ganzen Formenlehre bis zur unregelmäßigen Conjugation; darauf bezügliche Uebersetzungen aus Herrmann's Lehrbuche. Einübung der unregelmäßigen Verben der drei ersten Conjugationen. Die Fabeln 1—15 wurden mündlich und schriftlich übersetzt und größtentheils auswendig gelernt. 2 St. Dr. Schultze.

Deutsch. Declamationsübungen und Aufsätze; zum Vortrage wurden vorzugsweise klassische Balladen gewählt, und einige derselben genauer erklärt. 2 St. Dr. Schultze.

Religion. Erklärung des Evangeliums Marci. — Auswendig gelernt wurden die Bergpredigt und ausgewählte Kirchenlieder. 2 St. Oberlehrer Rehbein.

Geschichte. Im Winter: Geschichte der Römer, im Sommer: Geschichte des Mittelalters mit Zugrundelegung des Grundrisses der Weltgeschichte von Dielitz. 2 St. Prof. Walter.

Geographie. Im Winter: Afrika und Amerika, im Sommer: Asien und Australien nach physischen und politischen Verhältnissen, verbunden mit Uebungen im eigenen Darstellen, sowohl an der Tafel, als auf dem Papier. 2 St. Derselbe.

Mathematik. Arithmetik. Die 4 Grundoperationen der Buchstabenrechnung und die Ausziehung der Quadratwurzel. 2 St. Geometrie. Congruenz der Dreiecke, Parallelogramme, Flächengleichheit gradliniger Figuren. 2 St. Zusammen 4 St. Oberl. Dr. Luchterhandt.

Zeichnen. Siehe Ober-Prima.

Coet. II. Ordinarius im Winter Oberlehrer Dr. Geisler, im Sommer Oberlehrer Dr. Strack.

Religion. Im Winter: Erklärung des Evangeliums Marci, Wiederholung des Lutherschen Katechismus. Wöchentlich wurde ein Lied aus dem Gesangbuche auswendig gelernt. 2 St. Oberlehrer Dr. Geisler. Im Sommer: Luther's Katechismus erstes Hauptstück mit ausführlicher Einleitung. 2 St. Oberl. Dr. Strack.

Lateinisch. Im Winter: Caesar de bello Gallico lib. II. und III. mündlich und schriftlich übersetzt. 4 St. — Aus dem VI. Buche wurden Cap. 13—20 übersetzt und auswendig gelernt. 1 St. — Einübung der Casuslehre nach Zumpt's Grammatik. 1 St. — Wiederholung der ganzen Formenlehre. 1 St. — Mündliche Uebersetzungen aus Otto Schulz's Aufgaben. Extemporalien und Exercitien. 3 St. Zusammen 10 St. Oberlehrer Dr. Geisler. Im Sommer: Caesar de bello Gall. Buch 1 und 2 mündlich und schriftlich übersetzt. Die Casus-Lehre nach Zumpt mit den entsprechenden Beispielen aus O. Schulz Aufgaben. Exercitien und Extemporalien. 10 St. Dr. Strack.

Griechisch. Im Winter: Wiederholung des Pensums von Quarta. 1. St. — Einübung des regelmäßigen Verbums bis zu den Verbis auf μι nach Buttmann's Grammatik in mündlichen Uebungen, Exercitien und Extemporalien. 2 St. — Gelesen und schriftlich übersetzt wurden aus Jacobs' Elementarbuch die Fabeln und Anekdoten; erstere wurden auswendig gelernt. 3 St. — Zusammen 6 St. Im Winter Oberlehrer Dr. Geisler; im Sommer Cand. Dr. Koch.

Französisch. Wiederholung der wichtigsten Theile der Formenlehre; ein Theil der unregelmäßigen Verba wurde dazu gelernt und eingeübt. Eine Anzahl Anekdoten wurde übersetzt. Daneben schriftliche Uebungen durch Extemporalien. 2 St. Dr. Koch.

Deutsch. Declamir-Uebungen und Aufsätze. Erklärung einiger Gedichte Schiller's. 2 St. Turnlehrer Kaweran.

Geographie. Im Winter: Amerika und Afrika nach physischen und politischen Verhältnissen, verbunden mit Uebungen im eigenen Darstellen, sowohl an der Tafel, wie auf dem Papier. Prof. Walter. Im Sommer: Gründliche Repetition der allgemeinen Land- und Meerkunde, besonders Europa's; Asien ward theilweise neu durchgenommen. Ueberall Rücksicht auf die antiken Namen. 2 St. Dr. Strack.

Geschichte. Im Winter: Geschichte der Römer bis zum Untergange des weströmischen Reiches. 2 St. Prof. Walter. Im Sommer: Vom Erscheinen der Cimbern und Teutonen bis zu Karl dem Großen. Die Völkerwanderung ward durch mehrere Karten veranschaulicht und eingeprägt. 2 St. Dr. Strack.

Mathematik. Die vier Grundoperationen der Buchstabenrechnung und Ausziehung der Quadratwurzel. 2 St. Parallel-Linien. Congruenz der Dreiecke, Parallelogramme, Flächengleichheit geradliniger Figuren. 2 St. Im Winter Oberlehrer Dr. Luchterhandt, im Sommer Cand. Dr. Bertram.

Zeichnen s. Ober-Prima.

Quarta.

Coet. I. Ordinarius im Winter: Oberlehrer Dr. Strack, im Sommer: Lehrer Beuſt.
Coet. II. Ordinarius im Winter: Dr. Badstübner, im Sommer: Lehrer Borchard.

Religion. Im Winter: Die christlichen Feste; Erklärung einiger Psalmen, Lieder und Sprüche. 2 St. Coet. I. Dr. Strack. Coet. II. Kaweran. Im Sommer: Das erste und zweite Hauptstück des Luther'schen Katechismus, Kirchenlieder und Sprüche; Wiederholung der Geschichte des alten und neuen Testaments. 2 St. Coet. I. Beust. Coet. II. Borchard.

Latein. Wiederholung des Pensums von Quinta; Einübung der unregelmäßigen Verba und Declinationsformen, sowie der wichtigsten syntactischen Regeln nach O. Schulz Aufgaben und durch Extemporalien. Uebersetzt wurden aus Corn. Nepos: in Coet. I. Miltiades bis Dion; Datames bis Atticus; in Coet. II. Hamilcar, Hannibal, Miltiades bis Cimon, Chabrias bis Agesilaus. 10 St. Coet. I. Im Winter: Dr. Strack. Im Sommer: Beust. Coet. II. Im Winter: Dr. Koch. Im Sommer: Borchard.

Griechisch. Die Declination der Substantiva, Adjectiva; die Numeralia, Pronomina und das regelmäßige Verbum. Uebersetzt wurden entsprechende Stücke aus dem ersten Theile des Elementarbuches von Jacobs. 4 St. Coet. I. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Beust. Coet. II. Im Winter: Dr. Koch. Im Sommer: Borchard.

Deutsch. Aufsätze, Uebungen im Lesen und Declamiren; Lehre vom zusammengesetzten Satze. 2 St. Coet. I. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Beust. Coet. II. Im Winter: Dr. Bernhardt. Im Sommer: Borchard.

Französisch. Wiederholung der regelmäßigen Conjugation; Einübung der Pronoms; Uebersetzung von Uebungsstücken und kleinen Erzählungen aus Hermann's Grammatik. 2 St. Coet. I. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Dr. Schultze. Coet. II. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Borchard.

Geographie. Die Erdtheile nach dem dritten Cursus des Leitfadens von Voigt. 2 St. Coet. I. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Beust. Coet. II. Im Winter: Dr. Badstübner. Im Sommer: Dr. Foß.

Mathematik. Decimalbrüche, Proportionsrechnung; Anfangsgründe der Geometrie. 3 St. Coet. I. Dr. Luchterhardt. Coet. II. Im Winter: Dr. Bernhardt. Im Sommer: Bertram.

Naturgeschichte. Im Winter: Zoologie (Amphibien, Fische). Im Sommer: Botanik (Demonstrationen, Terminologie). 2 St. Coet. I. Jacoby. Coet. II. Derselbe.

Zeichnen. Zeichnen der Köpfe nach Originalien. 2 St. Coet. I. Bellermann. Coet. II. Derselbe.

Schreiben. Schnellschreiben nach Carstairs und Dictatübungen nach dem Tacte. Zu den häuslichen Arbeiten wurden die Uebungshefte des Lehrers benutzt. 2 St. Meyer.

Quinta.

Im Winter: Coet. I. Ordinarius Lehrer Borchard. Coet. II. Ordinarius Lehrer Beuſt.
Im Sommer: Ordinarius Lehrer Dr. Badſtübner.

Lateiniſch. Wiederholung des Penſums von Sexta. Ueberſetzt wurden aus dem Tirocinium von O. Schulz die Stücke 71—119, die Fabeln und ein Theil der Erzählungen, aus der Militia von M. Strack ein Theil der dieſen Stücken entſprechenden Umformungen. Gelernt wurden die unregelmäßigen Verba nach dem Tirocinium und die Genusregeln nach der Militia. Einübung des Acc. c. Inf. und der Participial-Conſtructionen. 10 St. Im Winter: Coet. I. Borchard Coet. II. Beuſt. Im Sommer: Dr. Badſtübner.

Franzöſiſch. Einübung der Declinationen und der erſten und zweiten Conjugation. Uebungen im Leſen und Ueberſetzen aus Hoffmann's cours élémentaire. 2 St. Im Winter: Coet. I. Dr. Foß. Coet. II. Beuſt. Im Sommer: Dr. Badſtübner.

Deutſch. Leſe- und Declamations-Uebungen, Dictate und Aufſätze. Die Lehre vom erweiterten einfachen und vom zuſammengezogenen Satze. 4 St. Im Winter: Coet. I. Borchard. Coet. II. Beuſt. Im Sommer: Dr. Badſtübner.

Religion. Das Leben Jeſu. — Gelernt wurden Bibelſprüche und Lieder aus dem Geſangbuche. 2 St. Im Winter: Coet. I. Borchard. Coet. II. Beuſt. Im Sommer: Dr. Badſtübner.

Geographie. Repetition des 1. Curſus des Leitfadens von Voigt; Durchnahme des zweiten. 2 St. Im Winter: Coet. I. Dr. Foß. Coet II. Beuſt. Im Sommer: Dr. Foß.

Rechnen. Repetition der Bruchrechnung; Regel-de-tri und deren einfache Anwendungen auf Zinsrechnung u. ſ. w. 4. St. Im Winter: Coet. I. Borchard. Coet. II. Dr. Bernhardt. Im Sommer: Dr. Schultze.

Naturgeſchichte. Im Winter: Die Vögel. Im Sommer: Die Inſekten. 2. St. Oberlehrer Jacoby.

Zeichnen. Anfangsgründe im Landſchaftszeichnen. 2. St. Maler Bellermann.

Singen. Ein- und zweiſtimmige Liederſätze — Choräle. 2. St. Muſik-Director Dr. Hahn.

Schreiben. Wiederholung der Current- und Curſivſchrift. Schnell- und Tactſchreiben nach Audoyer und Carſtairs. Uebungen nach des Lehrers Leitfaden. Zu den häuslichen Arbeiten wurden die einzeiligen Uebungshefte des Lehrers benutzt. 2 St. Lehrer Meyer.

Sexta.

Ordinarius im Winter Lehrer Wilski, im Sommer Dr. Bernhardt.

Lateiniſch. Aus dem Tirocinium wurden überſetzt und eingeübt: im Winter Stück 1—70, im Sommer 1—65; dazu entſprechende Stücke aus der Militia mit Auswahl. Gelernt wurden die Declinationen, die regelmäßigen Conjugationen, die Comparation und die Hauptregeln über das genus, die Pronomina und die Präpoſitionen. 9 St. Im Winter Wilski, im Sommer Dr. Bernhardt.

Franzöſiſch. Avoir, être und die erſte und zweite Conjugation. Auswendiglernen von Vokabeln. Leſeübungen und Ueberſetzen in Hoffmann Cours élémentaire. 2 St. Dr. Bernhardt.

Deutſch. Leſe- und Deklamations-Uebungen nach Bach's Leſebuch. (Erſter Theil.) Wöchentlich Diktate, Repetition der Lehre von den Redetheilen. 4 St. Im Winter Wilski, im Sommer Dr. Bernhardt.

Religion. Bibliſche Geſchichte des alten Teſtaments. Auswendiglernen von Sprüchen und Liedern 2 St. Im Winter Wilski, im Sommer Dr. Bernhardt.

Geographie. Nach Voigt's Leitfaden (Curſus 1.) wurden die Elementarlehren der Geographie und die äußern Verhältniſſe der 5 Erdtheile vorgetragen. 2 St. Dr. Foß.

Rechnen. Die 4 Operationen mit Brüchen. 4 St. Im Winter Wilski, im Sommer Dr. Bernhardt.

Naturgeschichte. Zoologie: Eintheilung der Säugethiere. Beschreibung einzelner Thiere aus jeder Familie. Kenntniß des Knochensystems und der wichtigsten inneren Organe des Menschen. 2 St. Oberlehrer Jacoby.

Zeichnen. Anfangsgründe im freien Handzeichnen. 2 St. Bellermann.

Singen. Allgemeine Begriffe, Notenkenntniß, kleine einstimmige Liedersätze und Choräle. 2 St. Dr. Hahn.

Schreiben. Die Kurrent- und Cursiv-Schrift nach des Lehrers Leitfaden. Uebungen nach dem Takte und im Schnellschreiben. 3 St. Lehrer Meyer.

Gesang-Unterricht.

1. Gesangklasse. 3 St — 1 St. für Tenor und Baß, 1 St. für Tenor und Alt, eine für die vereinigten 4 Stimmen. Geübt wurden Psalme von Mendelssohn und B. Klein, Motetten von Haydn, Grell und Bach.

2. Gesangklasse. Vorübungen zum vierstimmigen Gesange. Eingeübt wurden vierstimmige Lieder und Choräle.

Turn-Unterricht.

„Nachdem am 24. September v. J. das Sommer-Turnen dadurch einen feierlichen Schluß erhalten hatte, daß bei einem improvisirten Turnfeste drei der tüchtigsten Vorturner für die von ihnen bewiesene Treue und Liebe zur Sache und für das Geschick, mit welchem sie ihre Abtheilungen geleitet, Prämien, in passenden Büchern bestehend, gegeben waren, trat eine dreiwöchentliche Pause ein, nach welcher in dem zu diesem Zwecke gemietheten Saale der Turngemeinde der Turn-Unterricht für den Winter seinen Anfang nahm; da aber an demselben, so lange wir nicht ein eigenes Turnhaus besitzen, nur eine verhältnißmäßig geringe Schülerzahl Antheil nehmen kann, so mußten zunächst dabei diejenigen Schüler der oberen Klassen berücksichtigt werden, von denen wir uns beim allgemeinen Turnen einige Hülfe versprechen können. — Es turnten demnach von den Schülern des Gymnasii in den für dieselben bestimmten Abendstunden aus Prima bis Tertia einschließlich 64 Schüler, die der Mehrzahl nach Eifer für die Sache zeigten, und daher auch zu einigen Resultaten gelangten — Zu den Geräthübungen kamen noch die Freiübungen hinzu, und fanden wir hierbei Gelegenheit, der irrigen Meinung, als sei das Geräthturnen nur Turnen, auf das Bestimmteste zu begegnen. —

Mit Ostern begann das Turnen im Freien wieder. Unsere Schülerzahl war vermehrt worden, dadurch, daß sämmtliche Vorschüler die Berechtigung erhielten, am Turnunterricht Antheil nehmen zu dürfen. Dies machte eine Vermehrung der Lehrkräfte nothwendig, und bereitwillig gewährte das Königliche Schul-Collegium, das außer dem Herrn Professor Walter, der die turnenden Gymnasiasten beaufsichtigt, Herr Oberlehrer Dr. Spilleke zu gleichem Zwecke für die Königliche Realschule und Herr Lehrer Siebmann für die Vorschule zur Betheiligung am Turnen veranlaßt wurden, welcher Vermehrung der Kräfte wir für die Ordnung und die Disziplin auf dem Platze viel zu verdanken haben. — Um aber auch dem Turnlehrer selbst eine Hülfe angedeihen zu lassen, und ihn namentlich in den Stand zu setzen, die größeren Massen zu gemeinsamen Ordnungs-Uebungen zu vereinen, erhielt er in der Person des Herrn Wolfcamp einen Hülfslehrer, der mit Treue und Umsicht ihm überall, wo es nöthig war, zur Hand gegangen ist. — Auch wirkten in den Monaten Mai und Juni einige Zöglinge der Königl. Central-Turnanstalt als Lehrer an kleinern und größern Abtheilungen mit, und halfen den Unterricht, namentlich bei den Vorschülern, in einen geregelten Gang zu bringen. — Es galt als Ordnung, daß vor 4 Uhr kein Schüler den Turnplatz betreten solle, daß um 4 der Unterricht für die Vorschüler begann und bis 6 währte, wonach sie den Platz zu verlassen hatten, nach und von welchem sie durch Herrn Siebmann geleitet wurden, daß um 5 Uhr die Schüler des Gymnasiums und der Realschule ihre Turnstunde begannen, welche bis gegen 7 Uhr währte, wonach bis um 8 Uhr, der Schlußzeit des Platzes, dem freien Spiel auf demselben noch Raum gegeben ward, während welcher Zeit aber eine Anzahl der

Vorturner und der turneifrigeren Schüler bei dem Turn-Hülfslehrer an verschiedenen Geräthen zu ihrer eigenen Vervollkommnung turnte.

Wir leugnen es nicht, der Platz bot an diesen Tagen ein bunt bewegtes Bild des Jugendtreibens und zahlreicher Besuch von Eltern und Angehörigen, wie auch von hohen Vorgesetzten und Männern vom Fach von hier, und aus Schweden, Oldenburg, Baiern rc. gab den Beweis, daß ein Interesse für die Sache vorhanden ist, welches zur gedeihlichen Förderung derselben wesentlich beitragen kann! —

Nachdem nun endlich noch dem Referenten durch die überaus bereitwillige Unterstützung der hohen Behörden es möglich geworden, durch einen 14tägigen Aufenthalt in Darmstadt im Monate Juli die Methode des um das Turnwesen so hoch verdienten Adolf Spieß genauer kennen zu lernen, und durch das Aussprechen und den Gedanken-Austausch mit ihm und anderen tüchtigen Fachmännern Gewinn für die ganze Angelegenheit zu entnehmen: ist von demselben auch sofort ein Versuch gemacht worden, in Spieß'scher Weise die Frei- und Ordnungs-Uebungen zu betreiben und ist derselbe zu der Ueberzeugung gekommen, daß es nur darauf ankommt, diejenigen nicht allzuschwer zu beschaffenden Einrichtungen zu treffen, um auch hier ein Turnwesen emporblühen zu sehen, wie es in Darmstadt, Frankfurt a. M., Mainz, Heidelberg, Oldenburg, sich schon vorfindet.

Von dem günstigen Einflusse dieser Uebungsweise bei unsern Schülern konnten wir einen Beweis ablegen bei dem am 11. September veranstalteten Turnfeste, welches leider durch die Ungunst des Wetters eine Störung erlitt, sonst aber zu einem allgemein befriedigenden Resultate führte. — Nach einem allgemeinen Gesange und einigen einleitenden Worten des Turnlehrers führte derselbe zunächst die Vorschüler in ihren Frei- und Ordnungsübungen vor, worauf von den älteren Schülern in der herkömmlichen Weise am Geräth geturnt wurde. Daran reihten sich abermals Frei- und Ordnungs-Uebungen von einer Schaar größerer Schüler ausgeführt, deren Mannigfaltigkeit, sowie die genaue und präcise Ausführung Seitens der Schüler den Beifall der Sachverständigen, und der zahlreich versammelten Eltern und sonstigen Zuschauer fanden. — Den Schluß des frohen Festes bildete die Nennung der tüchtigsten Vorturner, ein Lebehoch auf den König und der Gesang des „Heil Dir im Siegerkranz". Wir hegen die Hoffnung, daß der gute Anfang dieses Jahres zu einem erfreulichen Fortgange führen werde! —

Den Anknüpfungspunkt dazu bietet uns unser Winter-Turnen, und soll dasselbe daher sich denn auch in Zukunft als vollständiges Schulturnen gestalten. Die Turnstunden werden gleich jeder andern Lection angesehen werden, und soll in denselben der Unterricht, bei Gestattung jeder in der Sache liegenden Freiheit, methodisch und vollkommen schulgemäß ertheilt werden. — Wir haben an anderen Orten die Erfahrung gemacht, daß es sehr gut möglich ist, den Ernst des Unterrichtes mit der möglichsten Freiheit zu vereinen; es kann dieses aber nur dann geschehen, wenn der Schüler in jedem Augenblicke fühlt, daß er Schüler ist; ja es wird bei solchem Betriebe den Schülern erst recht wohl, und sie haben dann erst rechte Freude am Turnen. — Werden dabei auch nicht sofort glänzende Einzelleistungen sichtbar! nach denselben fragen wir beim Schulturnen überhaupt weniger oder gar nicht: es wird sich aber ein Geist der Zucht und Ordnung, der Aufmerksamkeit und des Nachdenkens, ein Bewußtsein und eine Sicherheit, gepaart mit der dem Schüler so wohlanstehenden Bescheidenheit und Anspruchslosigkeit, in dem ganzen Auftreten derselben zeigen, wie solches bisher unsere altherkömmliche Turnart dem Schüler zu geben nicht im Stande war. —

Möchten wir dafür von allen Seiten Unterstützung finden; wir legen unsere Wünsche den hohen Behörden, den Lehrern, Eltern und auch unsern Schülern an's Herz; vereinten Bemühungen kann und wird gelingen, was vereinzelt unmöglich erscheint." — Kawerau.

B. Chronik.

1. Der Winter-Cursus wurde am 13. Oktober des vorigen Jahres, der Sommer-Cursus am 12. April d. J. feierlich eröffnet. Am 15. Oktober ward der Geburtstag Sr. Majestät des Königs in gewohnter Weise festlich begangen. Am 2. November feierten wir das Reformationsfest.

2. Im Lehrer-Collegium beklagen wir den Verlust des Dr. Friedr. Wilh. Rückert, eines Lehrers voll Leben und Eifers für die Jugend, voll freudiger Aufopferung für die Zwecke des Unterrichts, ausgerüstet mit den mannichfaltigsten Kenntnissen und von wissenschaftlichem Geiste beseelt, welcher sich in fast 9 Jahren um unsere Anstalt ehrenwerthe Verdienste erworben hat. Er war am 29. März 1817 in Potsdam geboren, besuchte das dortige Gymnasium bis Michaelis 1837 und studirte drei Jahre in Berlin. Im August 1840 kehrte er nach Potsdam zurück, und trat am 15. Oktober am Gymnasium als Probelehrer ein. Bis Michaelis 1843 blieb er an dieser Anstalt beschäftigt und ertheilte in allen, sowohl Gymnasial- als Realklassen, theils stehenden, theils Vicariat-Unterricht.

Der Geheime Rath Dr. Lange hatte dort seine Geschicklichkeit und Treue kennen gelernt, und vermittelte seinen Ruf an das Friedrich-Wilhelms-Gymnasium, wo er am 11. Oktober 1843 als etatsmäßiger Lehrer und Ordinarius der Sexta eintrat. Diesen kleinen Schülern war er ein Vater: mit sich gleich bleibendem Ernste suchte er sie sittlich und wissenschaftlich vorwärts zu bringen und widmete ihnen alle seine Zeit und Kraft. Schon nach 18 Monaten erhielt er sodann das Ordinariat von Quinta und nach zwei Jahren das der Quarta, indem er stets auf dem Wege beharrte, den er gleich Anfangs eingeschlagen hatte. Seine Verdienste um die ihm anvertrauten Zöglinge wurden auch von den Eltern stets und in der ehrendsten Weise anerkannt.

Auch an litterarischen Arbeiten ließ er es nicht fehlen. Es erschien von ihm 1) Leitfaden zum grammatischen Unterricht in der deutschen Sprache, Berlin 1845. 2) Vorschule für den lateinischen Unterricht, 1. Cursus, Berlin 1845. 3) Antike und deutsche Metrik, Berlin 1847. 4) Deutsche Metrik. Berlin 1847, zweite Aufl. 1850. 5) Das römische Kriegswesen, Berlin 1850. Mit ähnlichen Arbeiten war er auch in den letzten Jahren seines Lebens beschäftigt und würde gewiß, wenn er länger gelebt hätte, noch manche wissenschaftlich nicht unwichtige und praktisch brauchbare Schrift in das Leben gerufen haben.

Leider war es deßungeachtet nichtamöglich, ihn so zu stellen, daß er mit Frau und Kind ein sorgloses Leben hätte führen können; uch er hat das traurige Loos mancher Berliner Lehrer getragen, ungeachtet unablässiger Arbeit und rastloser Thätigkeit doch nicht so viel erwerben zu können, um sorglos mit den Seinen davon zu leben.

Mehrfache körperliche Leiden schwächten schon in den früheren Jahren seiner hiesigen Wirksamkeit seine Kraft. Im Jahre 1850 aber nahm seine Krankheit einen höchst gefährlichen Character an. Mehrfach von seinen Lectionen entbunden, kehrte er von seinem glühenden Eifer getrieben, immer wieder schneller, als es sein Gesundheitszustand gestattete, zur Schule und zu seinen Arbeiten zurück. Im Sommer des Jahres 1851 nahte sichtlich das Ende seiner Laufbahn: er nahm einen längern Aufenthalt in Potsdam, und konnte nach dem Anfang des neuen Semesters nur in wenigen Stunden wieder eintreten. Vielfache Theilnahme, namentlich die des Herrn Grafen zu Lynar und der Familie desselben, erfreute ihn in der letzten Zeit seines Lebens. Als er nicht mehr unterrichten konnte, fuhr er doch noch zuweilen zur Schule, um den Erfolg des Unterrichts in seiner Klasse zu beobachten. Auch als dies unmöglich war, ließ er nicht ab, sich durch mündlichen Bericht von Allem in Kenntniß zu erhalten. Umgeben von seiner gesammten Familie (für Mutter und Geschwister hatte er stets wie ein Vater gesorgt) schlief er am 15. December 1851 um Mitternacht sanft in jenes Leben hinüber. Sein Andenken bleibt bei uns in Segen!

3. Unter den jüngeren Lehrern der Anstalt erfreuten wir uns des Besitzes des Herrn Hermann Friedrich Wilski, welcher bei uns seit Ostern 1847 als Candidat, seit Ostern 1848 als Lehrer arbeitete, sich dann im Jahre 1849 im Felde als Patriot bewährte, dann aber zu uns zurückkehrte und sich seiner Lehrer-Laufbahn mit derselben Treue und nicht minder glücklichem Erfolge, wie zuvor, widmete. In unteren und oberen Klassen hat er gleichmäßig sich Verdienste um die Anstalt erworben. Ostern d. J. aber ist er einem ehrenvollen Ruf an eine höhere Bürgerschule zu Halberstadt gefolgt. Wir danken ihm herzlich für Alles, was er hier geleistet hat, und wünschen, daß er in seinem neuen Wirkungskreise sich auch ferner des göttlichen Segens, wie bei uns, erfreuen möge.

4. An der Stelle des Dr. Rückert ist Herr Karl Friedrich Eduard Borchard eingetreten, der schon seit 1847 mit dem erfreulichsten Geschick, Eifer und Erfolg bei uns thätig ist und der Anstalt die wesentlichsten Dienste geleistet hat.

4. Die Ordinariate von Quinta und Sexta wurden Ostern d. J. den Herren Candidaten Dr. Gustav Adolph Badstübner und Dr. Carl Eduard Moritz Bernhardt übertragen und wie die bisher ihnen anvertrauten Functionen an der Anstalt, mit dem glücklichsten Erfolge ver-

waltet. Wie sie, so haben auch die Schulamts-Candidaten Dr. Ley und Dr. Breyßig, welche bereits wieder ausgeschieden sind, und nach ihnen die Herren Dr. Schultze, Dr. Koch und Dr. Bertram, durch ihre gesegnete Mitwirkung für das Wohl des Gymnasiums sich auf unsere herzlichste Dankbarkeit die gegründetsten Ansprüche erworben.

6. Ein besonderes Ereigniß, welches von dem Eifer und Geschick unserer Primaner eine sehr rühmliche öffentliche Probe gab, war die Aufführung der Antigone des Sophokles in griechischer Sprache; deren musikalischer Theil unter Leitung des Musikdirectors Dr. Hahn nach Mendelssohn ausgeführt wurde. Sie erfolgte am 31. März d. J. Abends von 7 Uhr ab im erleuchteten Hörsaal der Anstalt, vor einem ausgewählten Publikum und wurde im Allgemeinen sehr günstig aufgenommen. Von den Schülern waren Folgende dabei thätig.

Personen.

Kreon: August Wallmüller. Antigone: Ernst v. Bodelschwingh. Ismene: Bernhard Reithart. Haimon: Louis Bürkner. Teiresias: Ernst Koller. Eurydike: Theodor Hoßbach. Ein Wächter: Eduard Rasmus. Ein Bote: Julian Elsner. Ein Diener: Johannes Gobbin.

Chor thebischer Greise.

Erster Chor. Otto Kober, Chorführer. Jakobs. Hünke. Meier. Ranke. Kaweran. Schleiffart. Gurlt. Salbach. Grein. Feddern. Mila. Klebs.

Zweiter Chor. A. von Zastrow, Chorführer. Lamlé. Gräuling. Schulze. Beneke I. Beneke II. Lutze. v. Zastrow II. Dräger. Herrmann. Götze. Hauptner. v. Somnitz.

7. Hocherfreulich für die Anstalt war ein Besuch Sr. Excellenz des Herrn Oberpräsidenten Flottwell, welcher in Begleitung des Herrn Schulraths Dr. Kießling mehrere Stunden lang dem Unterrichte beiwohnte und die Lokalitäten in Augenschein nahm. Wir verdanken diesem Besuche und überhaupt der Fürsorge des Königlichen Provinzial-Schulcollegiums und der innigen Theilnahme desselben an unseren äußeren und inneren Angelegenheiten die Vollendung unseres Hörsaals und manche andere wesentliche Förderung.

C. Verfügungen der Behörden.

1. Vom 28. Oktober 1851. Die Benutzung der Leihbibliotheken von Seiten der Schulen soll von den Directoren und Lehrern sorgfältig überwacht werden.

2. „Einem Primaner, welcher im Disciplinarwege von einem Gymnasium entfernt wird, ist, wenn er an einem andern Gymnasium die Zulassung zur Maturitäts-Prüfung, sei es als Abiturient, sei es als Extraneer, nachsucht, dasjenige Semester, in welchem seine Entfernung von der Anstalt erfolgt ist, weder auf den zweijährigen Prima-Cursus, noch den im §. 41 des Prüfungs-Reglements vom 4. Juni 1834 vorgesehenen zweijährigen Zeitraum anzurechnen."

„Nach demselben Grundsatz ist zu verfahren bei der Zulassung solcher Primaner zur Maturitäts-Prüfung, welche im Gymnasium willkührlich um einer Schulstrafe zu entgehen oder aus anderen ungerechtfertigten Gründen verlassen haben. Eine Ausnahme hiervon und die Anrechnung des betreffenden Semesters ist nur mit Genehmigung des betreffenden Königl. Provinzial-Schul-Collegiums und nur dann gestattet, wenn der Abgang von dem Gymnasium durch Veränderung des Wohnorts der Eltern oder Pflegeeltern, oder durch andere Verhältnisse, welche den Verdacht eines willkührlichen, ungerechtfertigten Wechsels der Schul-Anstalt ausschließen, veranlaßt worden ist."

3. Vom 26. Januar. Die vom Lehrer Wetzel verfertigten Apparate zur Veranschaulichung des Unterrichts in der mathematischen Geographie und populären Astronomie werden empfohlen.

4. Vom 7. Februar. Ausländische Candidaten, welche das Examen pro facultate docendi vor einer Preußischen Commission bestanden haben, sollen zur Ableistung des Probejahrs und Uebernahme außerordentlicher Lehrstunden nicht ohne besondere Genehmigung Sr. Excellenz des Herrn Ministers der geistlichen, Unterrichts- und Medizinal-Angelegenheiten zugelassen werden.

5. Vom 17. April. In Beziehung auf die unter der Bezeichnung „der National-Dank" begonnene Zeitschrift wird empfohlen, auf die Verbindung derselben in angemessener Weise hinzuwirken.

6. Vom 29. Juli. Die Wandkarten für alte Geographie von Kinrert, welche in dem geographischen Institute zu Weimar erschienen sind, werden als ausgezeichnet für den Schulgebrauch empfohlen.

D. Statistische Nachrichten.

Im Sommersemester des vergangenen Jahres betrug die Gesammtzahl der Schüler des Gymnasiums 555; jetzt sind es 580, nämlich in Ober-Prima 38, in Unter-Prima 30, in Ober-Secunda 51, in Unter-Secunda 49, in Ober-Tertia Coet. I. 35, Coet. II. 35, in Unter-Tertia Coet. I. 50, Coet. II. 56, in Quarta Coet. I. 46, Coet. II. 57, in Quinta 69, in Sexta 64.

Zur Universität gingen mit einem Zeugniß der Reife:

Ostern 1852.

1) Adalbert Mila, aus Berlin, 19 J. alt, reform. Conf., 7½ J. auf der Anstalt, 2½ J. in Prima, studirt Cameralia und Forstwissenschaft in Heidelberg und Berlin. 2) Wilhem Jacobs, aus Fürstenwalde, 20 J. alt, ev. Conf., 9 Jahr auf der Anstalt, 2½ J. in Prima, studirt Theologie in Berlin und Halle. 3) Louis Bürkner, aus Potsdam, 19 J. alt, ev. Conf., 8 J. in der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Bonn und Berlin. 4) Herrmann Gurlt, aus Berlin, 19 J. alt, ev. Conf., 9 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Naturwissenschaften in Berlin. 5) Otto Kober, aus Berlin, 19¼ J. alt, ev. Conf., 8 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Heidelberg und Berlin. 6) Carl Fleck, aus Berlin, 18 J. alt, ev. Conf., 9 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Heidelberg und Berlin. 7) Bernhard Neithart, aus Schleiz, 19½ J. alt, ev. Conf., 5½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, wird Landwirth. 8) Theodor Haßbach, aus Berlin, 17¼ J. alt, ev. Conf., 9 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Theologie in Berlin und Bonn. 9) Herrmann Büchsel, aus Schönfelde bei Prenzlau, 18½ J., ev. Conf., 5¾ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt in Berlin und Halle Theologie. 10) Julian Elsner, aus Krotoschin, 17¼ J., ev. Conf., 8 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin und Heidelberg. 11) August von Zastrow, aus Neuenburg, 19¼ J., ev. Conf., 8 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin und Heidelberg. 12) Hugo von Somnitz, aus Charbrow bei Lauenburg, 18½ J., ev. Conf., 6 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, wird Militair. 13) Johannes Gobbin, aus Herrenhof bei Wriezen a. O., 18½ J., ev. Confession, 6¼ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Heidelberg und Berlin. 14) Ernst Koller, aus Wriezen a. O., 20 J. alt, ev. Conf., 5½ J. auf der Anstalt, 2 in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin und Heidelberg. 15) Hermann Wernicke, aus Driesen, 17 Jahr alt, ev. Conf., 9½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Theologie und Philologie in Berlin. 16) Ernst Wernicke, aus Berlin, 15½ J. alt, 8 J. auf d. Anst., 2 J. in Prima, studirt Theologie in Berlin. 17) Felix Gasterstädt, aus Berlin, 18½ J. alt, ev. Conf., 9 J. auf d. Anst., 2 J. in Pr., studirt Jura und Cameralia in Berlin. 18) Johannes Ranke, aus Quedlinburg, 20 J. alt, ev. Conf., 10 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Naturwissenschaften in Berlin. 19) Maximilian Lamle, aus Coblenz, 19½ J. alt, ev. Conf., 1½ J. auf der Anstalt, 1½ J. auf der Anstalt, 1½ J. in Prima, studirt Jura in Berlin.

Michaelis 1852.

1) Arnold Senfft von Pilsach, aus Gramenz, 18 J. alt, ev. Conf., 3 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Philosophie in Genf. 2) Oskar Klebs, aus Berlin, 19½ J. alt, ev. Conf., 10 J. auf der Anstalt, 2½ Jahr in Prima, studirt Jura in Königsberg und Berlin. 3) Herrmann Wießner, aus Berlin, 19 J. alt, ev. Conf., 7½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura in Berlin. 4) Ernst von Bodelschwingh, aus Coblenz, 18 J. alt, ev. Conf., 5 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Philosophie in Genf. 5) Eduard Rasmus, aus Berlin, 17½ J. alt, ev. Conf., 3 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Philologie in Berlin. 6) August Wallmüller, aus Berlin, 19½ J. alt, ev. Conf., 9 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Medicin in Berlin. 7) Friedrich Hünke, aus Meseritz, 19¾ J. alt, evang. Confession, 4½ Jahr auf der Anstalt, 2 Jahr in Prima, studirt in Heidelberg und Berlin Medicin. 8) Ernst Westphal, aus Berlin, 18 Jahr alt, evang. Conf., 8 Jahr auf der Anstalt, 2 Jahr in Prima, studirt in Heidelberg und Berlin Jura und Cameralia. 8) Alfons von Zastrow, aus Potsdam, 18 J. alt, ev. Conf., 8½ Jahr auf der Anstalt, 2 Jahr in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin. 10) Carl Seger, aus Berlin, 19 J. alt, ev. Conf., 10 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura u. Cameralia in Berlin u. Heidelberg. 11) Max Herrmann, aus Berlin, 19¼ J. alt, ev. Conf., 10 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin. 12) Wilhelm Goetze, aus Magdeburg, 19¼ J. alt, ev.

Conf., 6½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Halle. 13) Carl Horn, aus Halberstadt, 18½ J. alt, ev. Conf., 5½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin, Heidelberg und Bonn. 14) Eduard Schulze, aus Berlin, 19 J. alt, ev. Conf., 9 J. a. d. Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura u. Cameralia in Berlin. 15) Adolf Sachse, aus Berlin, 17½ J. alt, ev. Conf., 8 J. a. d. Anstalt, 2 J. in Prima, wird Ingenieur. 16) Wilhelm Schmidt, aus Paderborn, 18½ J. alt, kathol. Conf., 8½ J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Medicin und Naturwissenschaften in Berlin. 17) Rudolph Schmidt, aus Berlin, 19 1/12 J. alt, ev. Conf, 2 J. auf der Anstalt, 2 J. in Prima, studirt Jura und Cameralia in Berlin und Bonn.

E. Vermehrung des Lehr-Apparats.

1) An Geschenken erhielt die Lehrer-Bibliothek durch die Gnade Sr. Exc. des Herrn Ministers der Geistlichen- Unterrichts- und Medizinal-Angelegenheiten eine nicht unbedeutende Anzahl philologischer und pädagogischer Schriften; durch Ein Hochlöbliches Königliches Provinzial-Schulcollegium: Gerhard, Archäologische Zeitung. Jahrgang 1851. 4.; Schuchardt, sechs Blätter nach Werken von Lucas Cranach. Weimar 1851. Fol. Haupt, Zeitschrift für deutsches Alterthum. Bd. 9. Heft 1. Leipzig 1852. 8. — Von den Herren Verfassern wurden überreicht und mit herzlichem Dank in Empfang genommen: Leop. Ranke, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation. Berlin 1852. 3 Bde. 8. Encke, astronomisches Jahrbuch für das Jahr 1854. 8. Max Uhlemann, das Quosque tandem der Champollionischen Schule und die Inschrift von Rosette. Berlin 1852. 8. und Desselben Vorschläge zur Herstellung eines brauchbaren hieroglyphischen Wörterbuchs. Leipzig 1852. 8.

Außerdem wurden angeschafft: Klemm, Allgemeine Culturgeschichte der Menschheit. Leipzig 1846—50. 8 Bde. 8. Drumann, Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung Königsberg 1834—44. 6 Bde. 8. Wackernagel, Deutsches Lesebuch. Basel 1847. 4 Bde. 8. — Fortgesetzt wurden: Plinii Secundi naturalis historiae libri XXXVII. ed. Sillig. Vol. II. u. V. Hamburgi et Gothae 1851. 52. 8. Strabo ed. Kramer. Vol. III. Berolini 1852. 8. die Annalen der Physik von Poggendorf und das Journal von Crelle. Ersch und Gruber, Encyclopädie. Carl Ritter's Erdkunde. Bd. 16. Abth. 1. Berlin 1852. 8. Heinr. Ritter's Geschichte der Philosophie. Bd. 11. Hamburg 1852. 8. v. Raumer's (Carl) Geschichte der Pädagogik. Thl. 3. Abth. 2. Stuttgardt 1852. 8. und Stephani thesaurus Vol. VII. Fasc. 6.

2) Für den naturhistorischen Apparat wurde in diesem Jahre angeschafft:

1. Ein menschliches Scelett.
2. Ein Scelett von Felis catus.
3. Ein Scelett von Falco Buteo.

Als Geschenk erhielten wir von dem Kammerherrn v. Ende Otis Tarda. mas.

3) Musikalische Apparate.

Angeschafft wurden: Mendelsohn der 100ste Psalm und Mozart Requiem.

Geschenkt: Cäcilia, Sammlung von Compositionen älterer italienischer Meister, herausgegeben von Otto Braune. 1. und 2. Heft.

Außer diesen Musikalien wurde der Apparat durch ein neues Flügelfortepiano von Tomascheck in Wien vermehrt, welches den Saal vollständig ausfüllt, für den es auch durch seine vortreffliche äußere Ausstattung sehr passend erscheint.

4) Der physikalische Apparat wurde durch eine Wellenmaschine, zur Erklärung der Schwingungen des Lichtäthers, durch ein Stereoskop und mehrere kleine optische Instrumente vermehrt.

F. Oeffentliche Prüfung.

Freitag, den 24. September.

Vormittags von $8\frac{1}{2}$ Uhr an.

Choral.

1. Ober-Tertia. Coet. II. Ovidius, Oberl. Dr. Geisler. Geographie, Prof. Walter.
   Coet. I. Mathematik, Dr. Luchterhandt.
2. Unter-Secunda. Arrian., Prof. Drogan.
3. Ober-Secunda. Livius, Prof. Bresemer. Deutsch, Dr. Foß.
4. Unter-Prima. Mathematik, Prof. Schellbach.
   Geschichte, Dr. Foß.
   Latein. Rede des Abiturienten Senfft von Pilsach.
5. Ober-Prima. Sophocles, der Direktor.
   Tacitus, Prof. Zumpt.

Der 100ste Psalm von Mendelssohn.

Entlassung der Abiturienten.

Chor aus der Schöpfung.

Nachmittags von $2\frac{1}{2}$ Uhr an.

1. Sexta. Latein, Dr. Bernhardt. Naturgeschichte, Oberl. Jacoby.
2. Quinta. Französisch, Dr. Badstübner.
3. Quarta. Coet. II. Griechisch. Borchard.
   Coet. I. Latein. Beust.
4. Unter-Tertia. Coet. II. Mathematik, Dr. Bertram.
   Coet. I. Französisch, Dr. Schultze. Griechisch, Oberl. Rehbein.

Zu diesen Schul-Feierlichkeiten habe ich die Ehre, im Namen der Anstalt ehrerbietigst einzuladen: Den Wirklichen Geheimen Staatsminister für die geistlichen, Unterrichts- und Medizinal-Angelegenheiten, Herrn v. Raumer, Excellenz, und die sämmtlichen Herren Räthe dieses Hohen Ministeriums, den Ober-Präsidenten der Provinz Brandenburg, Herrn Flottwell, Excellenz, und alle Herren Räthe des Königlichen Consistoriums und Schul-Collegiums der Provinz Brandenburg, die Eltern und Pfleger unserer Zöglinge und Alle, welche den öffentlichen Bildungs-Anstalten ihre Theilnahme schenken.

Der Winter-Cursus beginnt im Friedrich-Wilhelm-Gymnasium den 11. Oktober, Vormittags 8 Uhr, in der Realschule 10 Uhr; in der Vorschule Freitags am 8. Oktober um 9 Uhr; in der Elisabethschule am 9. Oktober, 9 Uhr Vormittags, mit Einführung der Neueintretenden durch den Direktor.

Zur Aufnahme neuer Schüler werden während der Ferien, mit Ausnahme der Sonntage, jeden Vormittag bereit sein für das Gymnasium: der Unterzeichnete; für die Elisabethschule: der Herr Prediger Flashar, Kochstr. Nr. 65; für die Realschule: Herr Prof. Kalisch, Ascanischer Platz Nr. 7; für die Vorschule: Herr Oberl. Ernst, Friedrichsstraße Nr. 212.

F. Ranke.

